

Christian Millau Dictionnaire d'un peu
Christian Millau Dictionnaire d'un peu
Christian Millau Dictionnaire
n Millau Dictionnaire d'un peu
eu tout et n'importe quoi
n Millau Dictionnaire d'un peu tout
Millau Dictionnaire d'un peu tout



DICTIONNAIRE
D'UN PEU TOUT ET N'IMPORTE QUOI

Christian Millau

Dictionnaire
d'un peu tout
et n'importe quoi

Illustrations de Grandville

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

À droite, je vois, bien placées, Mmes Rachida Dati, Roselyne Bachelot, Christine Boutin, Nathalie Kosciusko-Morizet, Rama Yade, Nadine Morano. Le cas de Fadela Amara est un peu particulier, puisque d'allumée de gauche elle est devenue allumée de droite, avant de revenir à son point de départ.

À gauche, où l'exploit de Mme Valérie Trierweiler a fait d'elle un sujet de portée nationale et même internationale, le peloton de tête des allumées est plus réduit. Outre Cécile Duflot, déjà nommée, qui paraît-il prend le monde entier pour un ramassis d'imbéciles, ajoutons-y, à un niveau plus élevé, Marisol Touraine, grande spécialiste des affaires sociales, dont les collaborateurs ont dès les premières semaines filé les uns après les autres, tant l'ambiance y était festive et conviviale.

Au total, une petite longueur d'avance pour la droite. Mais en toute justice, ne serait-il pas légitime d'accorder des points supplémentaires à Mmes Royal, Aubry et Joly, dont le classement dans la catégorie « superchampionnes » avec, comme au golf, un handicap correspondant de zéro ou de un, ne saurait être contesté par aucun amateur de sport ?

ALTERNANCE

Principe de base d'une démocratie bien équilibrée. Cela consiste, pour les Français, à virer la droite qu'ils viennent d'élire, puis à rappeler la gauche, à lui indiquer le plus vite possible la direction de la sortie, et ainsi de suite.

Une fois cela posé, la droite au pouvoir applique à 50 % des mesures de gauche et la gauche, à 50 % des mesures de droite (se remémorer la politique libérale de Bérégovoy chaudement saluée par la Bourse et la vague de privatisations sous le gouvernement Jospin).

Mais à ce jeu, c'est sans doute la droite qui fait le plus fort.

Normal, puisque, contrairement à ce que croient ceux qui votent pour elle, elle est étatiste, antilibérale, bureaucratique et dépensière, soit exactement le profil convenu de la gauche.

Restent à la gauche, pour se différencier de son adversaire, des sujets de société comme l'immigration, le vote des étrangers ou le mariage des homosexuels. Mais manque de pot: ces thèmes ont été préemptés de longue date par le Front national.

AMANT

Mot tombé en désuétude. En visite chez le pape, la reine d'Angleterre ou le président des États-Unis, Mme Trierweiler ne dira pas « voici mon amant », mais : « Je vous présente le président de la République française. »

AMÉRICAINS

Drôles de gens. Quand ils viennent nous délivrer des Allemands, on les embrasse, puis on leur dit qu'ils n'ont rien à foutre ici et qu'ils feraient bien de décamper en vitesse. Ils redébarquent pourtant, eux ou leurs enfants, trente ans plus tard. On les engueule et ainsi de suite. Ainsi va le monde.

AMÉRIQUE

Quand il aperçoit au bas d'un appel à la nation le nom de Stéphane Hessel, que fait l'homme normal ?

Sans perdre une seconde, il file et s'en va boire un coup pour se remettre. Mais quand s'y ajoute le patronyme de Larrouturou, il s'en enfile un deuxième et même un troisième.

Pour ceux qui l'auraient oublié, Pierre Larrouturou est cet économiste qui a fondé la Nouvelle Gauche, un parti discret,

tout en nuances, dont les meetings se tiennent dans une cabine téléphonique. Souvenez-vous, lorsque Martine Aubry, sous le coup d'une de ces intuitions divines qui frappent la progéniture des chrétiens progressistes, sortit les 35 heures de son vanity case, notre ami Larrouturou protesta comme un beau diable. Il n'en voulait pas de ces 35 heures ! Une vraie connerie !

Le seul bon truc, c'était la semaine de 32 heures. Une décoiffante idée que, hélas, ces abrutis du PS laissèrent passer.

Avec Stéphane Hessel, Edgar Morin, Michel Rocard² et quelques arlequins de moindre calibre, l'ami Pierre a mitonné un « appel Roosevelt 2012 » dont on a pu trouver tous les détails dans *le Nouvel Observateur*. Son directeur, Laurent Joffrin, enthousiaste, lui faisait fête, appelant même à la rescousse Danton et son « De l'audace ! Toujours de l'audace ! Encore de l'audace ! », omettant toutefois de signaler que l'affaire n'avait pas trop bien tourné pour l'arsouille patriote, qui avait le bras dans le pot de confiture jusqu'au coude.

Donc, l'idée de ces messieurs était de ressortir du placard la potion magique concoctée par Roosevelt au début des années 1930. Pétante de santé grâce à son entrée en guerre en 1917 qui avait fait marcher l'industrie à fond la caisse, l'Amérique, qui vivait à crédit, s'était retrouvée K.-O. au tapis (chômage à 25 %, économie en chute libre) quand le président démocrate en avait ramassé les morceaux en 1933. De fait, avec les remèdes de cheval de son premier *new deal*, le pays reprit peu à peu confiance en lui. L'État providence fortifia le malade à coups d'emplois assistés.

En 1935, second *new deal*. Je passe sur le contenu.

Conclusion : en 1938, il y avait onze millions de chômeurs contre douze en 1933, et un déficit public plus flambant que

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

acheté, il y a un euro pour l'armée israélienne »)... Oui, tout y est. Y compris des allégations sidérantes.

Sans le dire tout en le disant, c'est la France tout entière qui navigue sur la vague antisémite. Nous sommes tous responsables. L'auteur de l'article lâche cette énormité à propos de cet antisémitisme « qui est *souvent* (sic) le fait de jeunes issus du Maghreb ou d'Afrique noire » : « Il n'est pas éloigné de l'antisémitisme occidental, si banal et florissant dans les années 1930. »

Quoi ? Dans les années 1930, on tapait sur les Juifs à la sortie des écoles, dans les squares ou dans le métro ? Pourquoi pas aussi des pogroms ? Oui, un antisémitisme indigne fleurissait dans la société française, que je nommerai par dérision « antisémitisme mondain », en référence à un « alcoolisme mondain ».

Le « youpin », le Juif qui « s'accapare tout » et mille autres variations sur le même thème pourrissaient une partie de la société française, à commencer par une bonne part du gratin de la littérature et de la presse bourgeoise (de Giraudoux à Morand, de Simenon à Jules Romains, de *l'Action française* à *l'Ami du peuple*). Bouffer du Juif n'était pas une mode nouvelle, mais un très ancien et repoussant jeu de société. Si ce n'est qu'on en « bouffait », mais qu'on n'en tuait pas. Les délires d'un Céline n'ont pas inspiré le moindre acte de violence. À l'époque, même à l'extrême droite la plus acharnée, personne n'est sorti des rangs pour agresser des Juifs ou profaner des cimetières. Le sport macabre, c'était de l'autre côté du Rhin qu'il se pratiquait.

Et aujourd'hui, que se passe-t-il ? Bien sûr, le démon de l'extrême droite est sorti de sa boîte. Antisémitisme et Front national... Le couple idéal. Dans cet article, la Licra ne se prive pas de le rappeler en une formule qui me coupe le souffle : « L'antisémitisme d'extrême droite est plus organisé »

(sousentendu : que celui des musulmans) !

Qu'on nous dise où et quand des abrutis frontistes ont agressé des porteurs de kippa ou souillé leurs tombes ? À Carpentras, il y a vingt-deux ans ? La gauche aurait bien aimé mettre le FN dans ce panier de linge sale. Raté !

Je ne voyage pas avec la tribu Le Pen, mais même si chez eux il y en a qui bouffent du Juif, ils n'en saignent pas.

Alors pourquoi, quand on s'appelle *le Nouvel Observateur* et qu'on appâte le client avec des titres aguicheurs, oui, pourquoi ne dit-on pas clairement et simplement la vérité ?

Surtout quand tout le monde la connaît : les Français ne sont pas emportés par une vague antisémite. Le souvenir de la Shoah a fermé les becs les plus sales.

La « vague » en question nous arrive de l'Islam en général et de la Palestine en particulier. C'est à Israël et au sionisme que ces jeunes cinglés croient casser la gueule quand ils dérouillent ceux qu'ils taxent de « sales Juifs », nos frères de France.

APOLLINAIRE (Guillaume)

Dans les années 1940, on se glissait à l'oreille l'adresse d'une librairie poussiéreuse où des messieurs au regard furtif se glissaient dans l'arrière-boutique. Elle se trouvait dans un petit bout de rue obscure, au-dessus du boulevard de Bonne-Nouvelle. Elle portait un nom prédestiné : rue de la Lune. Un vieux bonhomme qui ressemblait un peu à Paul Léautaud y faisait commerce de ces livres qu'on appelait alors « cochons » ou bien, si l'on appartenait à l'élite des bibliophiles érotomanes, des « *curiosa* ».

La curiosité m'y poussant avec mon meilleur ami de l'époque, j'en revins avec un exemplaire défraîchi d'un livre d'une centaine de pages, édité dans les années 1925 : *les Onze Mille*

Verges. La couverture portait les initiales G.A. Les mêmes que celles de l'auteur du très fréquenté *Pont Mirabeau* que, quelques années plus tôt, à Janson-de-Sailly, notre professeur nous avait fait étudier.

À cette époque, je ne pouvais imaginer qu'un demi-siècle plus tard l'œuvrette interdite de Guillaume Apollinaire ferait l'objet d'un spectacle sur une scène du Marais, où les jeunes et pimpantes propriétaires de quatre paires de fesses sous culotte noire et nuisette transparente raconteraient et mimeraient, en d'acrobatiques accouplements simulés, les aventures du hospodar roumain Vibescu.

Le poète avait dix-sept ans quand il avait comprimé dans cette petite « cochonnerie » farceuse tous les tabous de l'époque : le sadomasochisme, la pédérastie, le saphisme, le sadisme, l'enfilage sodomite, l'inceste et onze mille autres variétés de la lubricité ordinaire.

Il est vrai qu'aujourd'hui ce sont des dames, en général assez vilaines, qui nous en content d'encore plus salées et reçoivent pour ce faire des prix littéraires.

J'ignore si Apollinaire emporta avec lui dans sa tombe l'ombre d'un remords. Mais à propos de son enterrement, Blaise Cendrars, qui était devenu son ami après qu'on l'eut emprisonné à la Santé pour avoir volé à un étalage un recueil de contes du jeune Guillaume, me raconta entre deux coups de vin blanc, dans son appartement de la rue Jean-Dolent (d'où l'on distinguait les murs de ladite prison), une histoire à sa façon :

« Le jour de l'enterrement, j'arrive en retard au Père-Lachaise avec Fernand Léger et ma compagne Raymone. Tout le monde a filé. Je me penche sur la tombe fraîche, qui n'a pas encore été recouverte, et soudain... Soudain, j'aperçois la tête d'Apollinaire ! C'était une motte de terre qui avait exactement la forme de sa tête, avec de l'herbe plantée comme l'étaient ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

BAGNE (beautés du)

Il semble que jadis les hommes étaient beaucoup plus sensibles à la beauté des lieux où ils enfermaient leurs semblables pour les faire souffrir.

Comme le sublime Mont-Saint-Michel, où l'omelette de la mère Poulard a remplacé la cage de fer (en réalité en bois) où Louis XI aimait à chatouiller ses patients et où, jusque dans les années 1830, on accueillait encore les auteurs de « crimes politiques », comme Barbès, Raspail ou Blanqui. Ou bien l'admirable abbaye royale de Fontevraud, en Anjou, dont l'élégance n'avait pas échappé à l'œil de Napoléon I^{er} et qui pouvait se flatter, jusqu'à une époque récente, de détenir le ruban bleu de la centrale la plus dure de France. Ou encore la prison de Clairvaux, aménagée sous la Révolution, qui, après le vieux Charles Maurras, a compté parmi ses clients, il n'y a pas si longtemps, Carlos, dit « le Chacal » (cent attentats et entre mille cinq cents et deux mille morts).

Il est dommage que Mme Taubira, notre ministre de la Justice, ancienne fan des Black Panthers, soit fâchée avec les prisons (elle dit qu'il ne faut plus en construire, parce que ça ne sert à rien et qu'après tout les méchants ne demandent qu'à devenir gentils). Sinon, pour une fois que nous avons la chance d'avoir un(e) garde des Sceaux particulièrement sensible aux paysages de l'outre-mer exotique et français, je lui aurais suggéré deux endroits dont l'extrême beauté me fit une forte impression.

Quand, en mai 1968 (que voulez-vous, à chacun ses barricades), je débarquai au bord du lagon de Kanuméra, il n'y avait pas âme qui vive dans cette baie de l'île des Pins où le vert sombre des arbres, le bleu turquoise des eaux et la blancheur inouïe du sable, où l'on plongeait la main comme dans un sac de

farine, composaient un tableau qu'on aurait dit tracé par les dieux. À trente minutes d'avion de Nouméa, un pur chef-d'œuvre comme je n'en avais encore jamais rencontré.

Ce paradis, où même les serpents n'étaient pas venimeux, cachait son secret au plus profond d'une forêt oubliée, pareille à une grosse pelote de lianes. L'île des Pins avait été, de 1871 à 1879, un centre de déportation où près de trois mille communards (dont Louise Michel), d'Arabes fidèles à Abd el-Kader et leurs gardiens avaient goûté aux douceurs des tropiques.

En cheminant à travers ce cauchemar, on découvrait des enceintes croulantes mais encore intimidantes, des grosses maisons spacieuses où les geôliers, avant même qu'il n'arrivât à Nouméa, s'éclairaient au gaz – l'administration leur avait également offert un petit chemin de fer, un théâtre et un journal – et, un peu plus loin, les cachots dont les barreaux rouillés défiaient le temps et, encore un peu plus loin, quatre cents trous anonymes, cernés par les herbes folles et dominés par un monument très fruste portant cette inscription : « À nos frères, morts en exil. 1871. » Seuls les oiseaux et quelques chevaux en liberté fréquentaient ce cimetière abandonné.

En Guyane, après Cayenne, Saint-Laurent-du-Maroni et le camp Charvein, dit « camp de la mort », après ces cellules de 2 mètres sur 1,80 mètre où les bagnards dormaient sur des flancs en ciment, les chevilles enchaînées, après ces cages creusées dans le sol, où les punis n'avaient plus qu'à mourir, dévorés par les moustiques et les araignées crabes et écrasés par un soleil insoutenable quand ce n'étaient pas des pluies torrentielles, je m'attendais, en passant au large de l'île du Diable – inaccessible de par la force inouïe des courants –, à trouver bien pire encore.

Eh bien, pas du tout. Cet îlot, où le capitaine Dreyfus avait eu en quatre ans le temps de méditer sur la noblesse de l'état-major

de l'armée française et Guillaume Seznec, celui de remâcher durant vingt ans ses souvenirs de présumé innocent, était une explosion de verdure, dressant allègrement les cimes de ses cocotiers dans un ciel d'azur.

J'ai appris, il est vrai, par la suite qu'au temps de Dreyfus l'îlot était aussi nu qu'un crâne de bagnard. Il n'empêche qu'aujourd'hui, vu d'un peu loin, le Diable a un charme fou.

Mais le baigne le plus époustouflant de beauté, c'est entre Mourmansk et le cercle polaire arctique, sur le grand vide de la mer Blanche, que je l'ai trouvé. Quand l'avion pourri racheté à Air Mali entreprit sa descente, d'un coup la voile se déchira. Au-delà d'un lac translucide surgit à l'horizon un jouet qu'on aurait dit fabriqué par une race de géants: le formidable monastère du règne d'Ivan le Terrible, tendant vers le soleil ses murailles cyclopéennes, ses tours rondes et ses bulbes dorés. J'étais arrivé au paradis du diable : l'archipel des Solovki, l'archipel du goulag où mon grand-père russe avait sans doute disparu au début des années 1930.

La forêt de Solovki ! D'or et d'écarlate, affolante de coloris et de parfums, elle était comme un long châle, somptueusement brodée, incrustée d'éclats de verre d'un bleu ici turquoise, là indigo ou bien encore saphir, qui étaient autant de miroirs d'eau sur lesquels un ciel d'été indien faisait passer deux ou trois petits nuages ourlés, comme on en voit sur les toiles peintes au théâtre. La forêt enchantée faisait provision de couleurs avant les huit mois d'un hiver qui bientôt couperait les Solovki du reste du monde. Entre la blancheur marbrée des bouleaux, le vert cru des sapins et des mélèzes, le rouge ponceau des érables à écailles, le feu d'artifice des buissons de myrtilles, des airelles, des canneberges et des sorbiers des oiseleurs, on s'enfonçait avec volupté dans la mousse, au milieu d'un parterre de morilles, de bolets, de girolles, de mousserons et de lactaires à faire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je signale, parmi les inconditionnels de Bicot, les noms de Fellini, de Raymond Queneau, d'Edgar Morin, d'Alain Resnais, de Jean Tulard, de Jean d'Ormesson. Et peut-être bien d'Albert Einstein, mais c'est à confirmer. En tout cas, ce n'est pas rien.

BIENTÔT (ici,)

Ces temps-ci, on ne parle plus guère d'Haïti. L'île des pauvres diables n'intéresse que lorsqu'il y a à signaler un tremblement de terre maous, une épidémie de choléra, une répression sanglante, bref, quelque chose de vraiment intéressant.

Le souvenir que j'en conserve est que, voyageant à travers l'île, j'avais été frappé par le nombre de panneaux plantés au milieu de terrains vagues, portant cette inscription : « Ici, bientôt ». Ici, bientôt un immeuble, un hôtel, un hôpital, une école, une usine, un barrage... Depuis deux siècles, Haïti, c'est « ici, bientôt ». En attendant, « ici, tout de suite », on y crève la gueule ouverte.

Un ancien ministre des Finances, connu pour sa vaste culture et son immense collection de disques de musique classique, m'avait donné son explication à l'incapacité de la première république noire à s'en sortir: « Nous avons été indépendants trop tôt. »

BISOU

La carte de vacances avec « bons baisers de Perros-Guirec », c'est terminé. Aujourd'hui, on n'embrasse plus, on bisou-bisoute, et même on gros-bisoute. Avec le « y a pas d'souci », c'est la plaie du siècle (si l'on veut bien oublier les autres). Lors d'une visite à une classe de CM2, le président Hollande, mitraillant ces petits malheureux de ses poutous, s'est proclamé

« président des bisous ». On attend, dans la foulée, la « première dame des gros bisous » quand, laissant tomber pour un moment sa plume d'oie, Mme Deux ira remonter sa cote de popularité dans les crèches et les orphelinats.

D'ailleurs, on devrait supprimer le titre de président et le remplacer par GO (« gentil organisateur »), puisque nous sommes devenus soixante-cinq millions de gentils membres de la République française.

Depuis que le pays barbote dans la mélasse, l'air du temps n'a jamais autant soufflé sur les vagues de l'infantilisme.

Quand mon vieux copain Jean Yanne filmait *Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil*, la société était méchante, malpolie, vacharde, vicelarde. Aujourd'hui, on est cool, on s'adore, on se couvre de câlins (surtout dans les banlieues), on met des bougies à l'intention de l'abbé Pierre quand on ne se convertit pas au bouddhisme, on relit Jean-Jacques Rousseau, on dîne avec les voisins, on se paie des coaches du cœur dans les grandes entreprises où ça saute un peu trop par les fenêtres et, à la télé, où l'on vient d'inventer le « *feel good* », on se couvre de psys qui donnent les recettes du « vivre ensemble ». Même cette peau de vache de Laurence Boccolini, l'ex-mère Fouettarde du *Maillon faible*, ne joue plus les vilaines et fait la planche dans la crème Chantilly.

Un détail qui ne trompe pas : depuis qu'elle s'est abstenue de dire son fait à qui vous savez, l'opinion trouve Ségolène Royal de plus en plus chou. Même qu'à force de ramer dans l'« amabilité », je parie qu'elle nous reviendra bientôt.

BISTROT

La langue française est devenue un champ clos pour les abus de langage. L'usage que l'on fait du mot *bistrot* en est un parfait

exemple. Sous couvert de « bistromanie » et de « bistronomie » – c’est quand un grand chef ouvre son

bistrot –, toutes deux branches « branchées » du prétentieux *fooding* inventé il y a une douzaine d’années par un organisateur de manifestations, le bistrot trahissant ses origines est aujourd’hui un mot magique accroché au wagon du marketing.

Si l’on attache quelque importance à la valeur des mots, un bistrot n’est ni un petit restaurant ni même un café, mais un comptoir à vin (un « zinc ») où, au départ, on servait des cochonnailles, des produits « de pays », des fromages, pour accompagner les bouteilles du patron. Par extension, il a désigné le lieu modeste où, par exemple à Lyon, on servait une cuisine de « bonne femme », comme à la maison. Accueil franc et direct, service sans façon, simplicité vraie des produits, modestie plus ou moins relative des additions, c’était la fête au coin de la rue pour tous – ou presque.

À première vue, pas de différence avec le « p’tit resto » de quartier où on va se faire une « p’tite bouffe » en famille ou entre copains. Et pourtant, si. Au petit restaurant, il manquera toujours une pièce essentielle : le comptoir, le zinc où l’on s’accoude en attendant sa table et en causant avec le patron qui, s’il est gracieux, vous offre un coup à boire.

À Paris, la chose existe, bien sûr. En visant haut, je pense par exemple au Paul Bert chez Bertrand Auboyneau, au Caméléon chez Jean-Paul Arabian, chez Baratin (à Belleville), à La Cave gourmande (Botzaris), à L’Ami Jean (Paris VII^e), au Comptoir du Relais (Odéon), chez Ribouldingue (Saint-Michel) et à une bonne demi-douzaine d’autres. Pour L’Ami Louis, dont les additions sont des bombes à neutrons, j’hésiterais : le décor est somptueusement misérabiliste, mais il n’y a pas de zinc.

En tout cas, je dénonce cette profusion de bistrots

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cinématographique, il n'est rien au-dessus de ces trois superbes minotaures, dont le génie envoya dinguer loin au-delà le talent de leurs contemporains les plus doués.

C'est en 1956 que je rencontrai Buñuel. Hélas, je ne dis pas « connu ». Je l'ai juste approché quand il nous rendit visite dans les locaux du journal *Arts*, faubourg Saint-Honoré. Il y était attendu par François Truffaut qui, chaque semaine, publiait un article, tour à tour incendiant les malheureux commis voyageurs de la « qualité française » ou jetant des pétales de roses sous les pas aussi bien d'Hitchcock et de Rivette que de Sacha Guitry et de Chabrol.

Dans l'unique salle de rédaction qui servait aussi de réception et de vestiaire, nous avions l'habitude de nous entasser, tel un banc de sardines que traversaient quelques grands squales comme Roger Nimier (rarement), Jacques Laurent, Boris Vian, Marcel Aymé, Jacques Audiberti, Paul Guimard, Jean-René Huguenin et bien d'autres. Dans ces conditions, nous étions interdits de messes basses. Quand un type nous intéressait, il suffisait de tendre l'oreille et nous raflions la mise.

Donc, voilà Buñuel avec sa bonne gueule de taureau, son haut de crâne gratté au papier de verre, ses sourcils broussailleux et sa bizarre, sa drôle de paire d'yeux, dont je n'ai jamais su si elle était vraiment au complet. À part *Los Olvidados*, récemment couronnés à Cannes, sa légende était accrochée aux basques du surréalisme d'avant-guerre, quand il avait épaté le bourgeois avec Salvador Dalí. Pour être franc, je n'avais pas mordu au *Chien andalou* et j'avais trouvé *l'Âge d'or* assez rasoir, mis à part quelques trouvailles époustouflantes. Et je n'avais pas encore reçu un coup de poing à l'estomac avec *Terre sans pain*, son hallucinant court-métrage tourné en 1932 en Estrémadure chez une peuplade, les Hurdes, sortie tout droit d'une nuit de cauchemar mise en scène par Goya.

Sa grande œuvre – *Viridiana*, *l'Ange exterminateur*, *Cet obscur objet du désir*, *le Charme discret de la bourgeoisie*, *le Journal d'une femme de chambre* ou *le Fantôme de la liberté* – restait à venir. Dans l'immédiat, il venait de terminer un film cent pour cent français, *la Mort en ce jardin*, avec Simone Signoret, Charles Vanel, Michel Piccoli. J'ignorais alors qu'il ne valait pas tripette, mais peu importait.

Avec Truffaut, la conversation avait pris un tour franchement rigolard. Tous deux vouaient une passion à Buster Keaton, et Buñuel s'avérait être un grand marrant.

En l'entendant, je découvris que *le Chien andalou* et *l'Âge d'or* étaient bourrés de gags, l'humour rejoignant le rêve, l'irréalité, le fantasme. Et à partir de là, je vis les futurs films de Buñuel d'un autre œil. Dans *le Fantôme de la liberté*, ce curé donnant une leçon de sexualité ou ce facteur qui entre nuitamment dans un appartement pour distribuer le courrier, voilà du pur burlesque que l'on retrouve tout aussi bien dans *Cet obscur objet du désir* ou *le Journal d'une femme de chambre*. Avec, toujours, la pointe de férocité et de dérision qui transperce l'œuvre bunuelienne.

Même *Belle de jour*, le film – à mon avis – le plus froidement torride dans l'histoire du cinéma, n'y coupe pas. Catherine Deneuve, son inoubliable et brûlant iceberg, le confiait des années plus tard à un journaliste, après l'avoir revu, par hasard, aux États-Unis : « J'ai été surprise par l'humour qui s'en dégage. Cela m'avait échappé à l'époque. »

Compris ? Au prochain Buñuel à la Cinémathèque, prière de se marrer.

Cc

Chef d'entreprise



Patron de gauche en route vers l'Elysée
pour féliciter le vainqueur socialiste.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chasseurs.

CHAT

C'est un chien dessiné à Bruxelles par un comité d'experts.

Les gens qui aiment les chats détestent les chiens. Les gens qui aiment les chats traitent les chiens de « collabos », toujours à flatter leur maître. Et moi, je fais quoi dans tout cela ? N'y aurait-il pas une troisième catégorie réservée à ceux qui aiment les animaux ?

CHEF D'ENTREPRISE

« On voit en lui l'homme à abattre ou la vache à lait. Rarement le cheval qui tire le char. » Eh oui, encore Churchill ! Déjà Churchill.

Que dirait aujourd'hui le vieux lion devant le déferlement haineux, digne des grands jours du Front populaire, de ces imprécateurs à la petite semaine qui, sans la moindre expérience de l'entreprise, traitent ses dirigeants pire que des voyous des banlieues, pour lesquels ils ont d'ailleurs la plus grande indulgence ? Il faut dire que c'était une puissante idée de la part de notre souverain de coller à un poste clé, sous le vocable impayable de « ministre du Redressement productif », un avocat belle gueule et grande gueule, qui s'y connaît autant en la matière que Fouquier-Tinville en Baby-foot.

Tandis que le babillard, entrepreneur en démolition, s'activait – avant de faire plus tard marche arrière – à faire rendre gorge à la famille Peugeot, dont le plus grand tort est de ne pas faire fabriquer ses autos en Albanie ou en Papouasie, la dame Culture shampouinait méchamment le groupe Wendel, coupable d'avoir donné des sous au Centre d'art Pompidou-Metz pour des motifs

qui ne pouvaient être que troubles, vu la mentalité de ces buveurs de sang du peuple.

À droite, on reprend évidemment la vieille rengaine de la haine « historique » (et hystérique) de la gauche envers les patrons. Les « deux cents familles » d'Édouard Daladier, le Front popu et tout le tralala. Dire qu'il y a encore des naïfs qui croient à tout ce cirque quand, en fait, ces deuxièmes et troisièmes couteaux qui brassent de l'air devant les caméras de la télévision sont les acteurs volontaires ou stupides des jeux de rôle mis en scène par le pouvoir. Tandis qu'ils s'égosillent, les patrons dits « de gauche » se marrent. De Xavier Niel (Free, Le Monde) et Matthieu Pigasse (banque Lazard) à Hervé de Castries (Axa), en passant par Pierre Mongin (RATP), Gérard Mestrallet (GDF Suez) ou Pierre Bergé (milliardaire à la retraite), ils sont aussi nombreux que les patrons de droite à touiller la même soupe et viennent d'ailleurs à peu près tous des mêmes bancs de l'ENA.

Cette joyeuse farce se joue, il est vrai, sur le dos des petits patrons qui, eux, n'ont que le droit de trinquer.

Au fond, en France, la vie politique, c'est un manège : un tour pour les patrons de droite, un tour pour les patrons de gauche. Et entre les deux, les « masses populaires », qui gueulent en agitant leurs bannières.

CHIEN

C'est la meilleure part de l'homme.

CHINE

Un milliard quatre cents millions de Chinois... Que dire de plus ? Si, un détail rassurant : plus de la moitié sont des

femmes, qui veulent toutes leur sac Gucci.

CHIRAC (Jacques)

Un de Gaulle de neige, qui se mettait à fondre dès que cela chauffait.

CHÔMAGE

C'est un sujet à propos duquel il est interdit de plaisanter. En revanche, saluons deux très bonnes idées qui pourraient mettre fin à cette triste situation. La première, de Georges Wolinski: « Au bout de quinze ans de chômage, on devrait avoir droit à une retraite de chômeur. » La seconde, du regretté Raymond Barre : « La meilleure façon de résoudre définitivement le problème du chômage, c'est de travailler. »

CIRAGE DE BOTTES

Ce sont souvent les progressistes, enfants de soixante-huitards, qui cirent le mieux les bottes. Au lendemain de la victoire de Hollande, le « Enfin ! » en gros caractères qui ornait la une du *Nouvel Observateur* fera date. Mais peut-être pas autant que l'évanouissement de Jean Daniel (pardon pour lui) : « Quel conte de fées ! Le parcours de notre président depuis Tulle jusqu'à Washington quelques semaines plus tard, je ne finis pas de m'en émerveiller. Je crois bien que cela est sans précédent dans l'histoire ! »

Sans précédent, en effet. Le parcours de Charles de Gaulle, du 18 juin 1940 au 25 août 1944 sur les Champs-Élysées, ce n'était pas mal dans le genre, mais pas si bien, pas vrai ?

Pour ne pas être en reste, Nicolas Demorand, que par ailleurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je dis bien tendre l'oreille, car le grand homme était en train de se faire interviewer par mon amie romancière et journaliste, Christine de Rivoyre.

L'échange fut éblouissant :

« Vous vous souvenez de moi, monsieur Faulkner ? Je vous ai emmené il y a deux ans au Flore.

– Non.

– Aimez-vous écrire ?

– Pas du tout.

– Que lisez-vous en ce moment ?

– Je ne lis pas.

– Il y a des gens qui disent que même après une troisième lecture ils ne comprennent rien à ce que vous écrivez. Que leur dites-vous ?

– De me lire quatre fois.

– Quelle est la meilleure situation, selon vous, pour pouvoir écrire à son aise ?

– Être patron de bordel.

– Vous arrivez du Japon. Que pensez-vous des Japonais ?

– Ils ne parlent pas anglais.

– En ce moment, à quoi pensez-vous ?

– À mes betteraves. Maintenant, vous voudrez bien m'excuser, mais je vous quitte. Je dois absolument prendre un verre. »

En réalité, Faulkner, que je revis à quelque temps de là chez le musicien Nicolas Nabokov, cousin de l'auteur de *Lolita*, ne refusait pas de parler abondamment de son œuvre et de ses thèmes familiers, comme la sublimation du Sud face à la modernité ou sa conception de l'immoralité totale de l'écrivain. La vérité, c'est que, Gallimard ou pas, un cocktail ne pouvait que rendre bête ou muet.

CORRÉZIENNE (malédiction)

C'est d'avoir donné à la France en moins d'un demi-siècle trois figures majeures de « l'immobilisme en marche que rien n'arrêtera »: Henri Queuille, Jacques Chirac et François Hollande.

Très injuste, car la Corrèze nous a offert aussi – outre Denis Tillinac, ce qui n'est pas rien – le chou farci de Mme Plazenet. Vous savez, cette vieille dame qui, à la fin des années 1980, faisait à manger en semaine pour les forestiers, du côté de Chouziou et de Trijoulet, pas trop loin de Peyrelevade et de Saint-Merd-les-Oussines, si vous voyez ce que je veux dire. (Sinon, un coup d'œil sur la carte Michelin n° 72 et vous y êtes. Sauf que cette sainte femme n'est plus là pour planter les choux.)

Donc, je reprends. Le souvenir du chou farci de Mme Plazenet est encore là pour me faire oublier les trois accidents de parcours mentionnés ci-dessus. En deux mots, elle y mettait des blettes, des poireaux, des petits oignons, des jaunes d'œufs, une poignée de persil, une cuillerée de crème fraîche, un peu de pain de campagne émietté et de bonnes grosses tranches de lard au fond de la cocotte. Le lard, c'est le secret, c'est l'âme du chou. Mais attention, un lard de cochon qui vaque et se bourre de châtaignes. Pas un de ces malheureux qui ont un goût d'éponge.

CORSES (nationalistes)

Rien à leur reprocher. À raison de trois cent cinquante homicides en trente ans, les nationalistes corses ont la délicatesse de se tuer entre eux, à quelques effroyables exceptions près qui donnent lieu à des cérémonies religieuses et à d'émouvants discours.

COUCHER

Avec les femmes que l'on désire, on ne couche pas la première fois n'importe où. Imaginez un week-end torride à l'Hôtel de la Gare de Montceau-les-Mines. J'y songeais tout à l'heure en lisant dans *le Nouvel Observateur* un article sur l'un des palaces les plus follement excitants au monde pour conduire sa dernière conquête, La Villa d'Este, sur le lac de Côme. Ou bien encore, imaginez la tête qu'elle ferait si à Venise, plutôt que de passer la nuit au Cipriani, vous lui offriez de l'autre côté de la lagune une chambre à un troisième étage sans ascenseur, avec vue plongeante sur le terminal pétrolier de Marghera.

On a beau dire que l'amour est aveugle, on a intérêt à faire gaffe.

COUP DE FOUDRE

Ne rend idiots que les imbéciles. Les autres, il les rend fous.

CRIMINEL

Les pires des criminels sont ceux qui tiennent à faire le bonheur de leur peuple (Lénine, Staline, Hitler, Mao...).

CRIMINEL DE PAIX

Puisqu'il y a un tribunal international pour juger les crimes de guerre, pourquoi n'y en aurait-il pas un autre pour punir les criminels de paix ? Seule difficulté, avec tous les chefs d'État, ministres et économistes qui mettent leur pays dedans sans jamais payer leurs dettes, ce serait comme dans certains grands restaurants : il faudrait réserver des mois à l'avance.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comparses (Mme Filippetti, MM. Sapin et Hamon), voler au-dessus de l'exfrontière franco-belge des mots aussi rigolos que « minable », « déserteur », « déchéance personnelle », etc., on se dit qu'on a eu bien de la chance de virer ce petit sagouin de Nicolas qui ne supportait pas le beau langage de Mme de La Fayette.

Douce France, où un gouvernement qui dort dans les bras de l'Europe est soudain frappé d'amnésie. On croyait bêtement que tout citoyen pouvait à sa guise circuler et s'installer où il voulait à l'intérieur de l'Union. Eh bien, quand le délinquant est un sale bonhomme qui a toujours payé ses impôts et entretient quatrevingts salariés, mais a soutenu l'infâme Sarkozy aux dernières élections, c'est non, trois fois non ! Et s'il s'appelle Yannick Noah ? Là, c'est différent. Il aurait été immoral qu'un artiste de seconde main, mais qui pense comme il faut, n'ait pas eu le droit de mettre ses sous au chaud des années durant, là où ils étaient peinarde².

Mais le plus cocasse reste à venir.

Notre crabe du faubourg Saint-Honoré, qui n'en pince pas pour les lois fiscales en vigueur chez les Belges, s'est frappé le front, et une idée lumineuse a jailli aussitôt : pour que les Français ne se tirent plus au pays de Bruegel, c'est à la Belgique de faire comme nous. Autrement dit, à elle les joies intenses du 75 %, de l'ISF, de l'imposition sur les donations et les plus-values, etc. ! Le lendemain même, j'ai bien senti que Didier Reynders, ministre des Affaires Etrangères de Belgique, interviewé à Europe 1, était plié en deux à l'idée bouffonne que la France pourrait obliger sa voisine à changer ses lois. Avec Vladimir Poutine (grandiose, son idée – rien que pour embêter Hollande – de faire de Depardieu un Russkoff !), cela risque d'être encore plus coton,

Le million et demi d'expatriés français en Grande-Bretagne, en Suisse, en Allemagne, en Belgique, en Chine, aux États-Unis ou en Amérique du Sud n'étant pas tous des milliardaires et la France étant le seul pays de l'Union européenne à voir ses cerveaux et ses talents filer à l'étranger, cherchez l'erreur.

DÉSERT

J'aime passionnément le désert. Pas seulement parce que son vide permet de faire le plein. J'aime le désert pour sa verdure, son eau et ses chants d'oiseaux. Tout cela, je l'ai trouvé réuni, il y a vingt ans, dans le Grand Sud algérien, aux frontières de la Libye et du Niger, là où aujourd'hui il est prudent de ne plus mettre les pieds. La verdure, c'est un brin d'herbe qui lutte dans le sable et vous fait signe qu'en grattant un peu il y a de l'eau là-dessous ; c'est une fleur minuscule qui après l'orage devient prairie éphémère ; c'est, surgi de nulle part, l'arbre aux oiseaux, des oiseaux si petits que, ne les voyant pas, on croit que c'est l'arbre tout seul qui chante. Le désert, c'est une bande de gazelles affolées qui galopent à 80 km/h, et c'est la mouette ou le héron qui, sans s'en faire, vont leur chemin dans le ciel brûlant du Ténéré.

Le désert, c'est ce qui donne le goût de la vie et du goût à la vie.

DESPROGES (Pierre)

La meilleure façon de parler de lui, c'est encore de lui laisser (brièvement) la parole :

« On peut rire de tout, mais pas avec tout le monde. »

« À part la droite, il n'y a rien que je méprise autant que la gauche. »

DESSIN

Je mourrai infirme. Infirme de n'avoir jamais su dessiner quoi que ce soit de regardable. Infirme de ne pas avoir été l'Albrecht Dürer de ce *Jeune Lièvre des champs* accroché à l'Albertina de Vienne, qui me bouleverse, tellement, dans un repos feint, les oreilles dressées, prêt à bondir pour échapper à la mort qui rôde.

DÉTÊSTATION

Au bout de cinq années au pouvoir, on a le droit de se détester. Au bout de cent jours à peine, c'est faire preuve d'un réel talent.

DETTES

Don Juan ne supportait pas de payer son tailleur. Sacha Guitry, lui, remboursait ses dettes dans un chapeau. Un ami de mes parents, vieil aristocrate dans la dèche, qui vendait de précieuses éditions originales signées Montaigne, Molière, La Fontaine ou Chateaubriand, avait Sacha Guitry pour délicieux client. Il n'était pas dans les habitudes du maître de régler ses achats. Un jour toutefois, à sa grande surprise, notre ami eut droit à ce petit discours: « Mon cher, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer: vous venez de toucher le gros lot ! » Et de lui tendre une liasse de billets.

Pris sans doute de quelque remords, Sacha avait décidé de rembourser ses créanciers. Mais à sa façon. C'est-à-dire que, l'occasion s'en présentant, il inscrivait leurs noms sur de petits papiers qu'il pliait en quatre et jetait ensuite dans son chapeau. Selon ses disponibilités financières du moment, il en tirait un, deux ou trois – rarement davantage –, et c'est ainsi qu'il y eut quelques heureux gagnants à la loterie Guitry.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

hybrides ou électriques coûtent trop cher. En revanche, si l'on devient ministre, on peut s'offrir le luxe d'être écolo, de rouler dans une voiture propre à cocarde et de s'intéresser à tout, sauf à l'écologie.

ÉCRIVAIN

L'écrivain, le véritable écrivain selon mon cœur, est celui qui, relisant une page admirable écrite vingt ans plus tôt, s'exclame : « Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas moi qui ai écrit des choses aussi belles ! »

ÉCRIVAIN BEST-SELLER

Distributeur automatique de mots, qui ramasse la monnaie.

ÉCRIVAINNE

Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, Mlle de Scudéry, Mme de Staël, George Sand, la comtesse de Ségur, Mme Colette, Marguerite Yourcenar, Simone de Beauvoir, Françoise Sagan, Louise de Vilmorin, Christine de Rivoyre, Françoise Mallet-Joris, Marguerite Duras, Jacqueline de Romilly (pour ne citer que des auteurs de langue française), étaient des écrivains.

Christine Angot, Virginie Despentes, Marie Darrieussecq, Catherine Breillat, Amélie Nothomb, Katherine Pancol, Marie Ndiaye, Amanda Sthers, Régine Deforges, Fred Vargas, Anna Galvalda (pour ne citer que quelques auteur es), sont des écrivaines.

ÉDITION

Jacques Chardonne m'avait envoyé un texte manuscrit sur l'édition qui, malheureusement, est resté sans suite. Lui-même avait dirigé Stock durant vingt-cinq ans avec Maurice Delamain.

Si Chardonne revenait parmi nous, ses rares cheveux de l'époque se dresseraient au spectacle d'un monde de l'édition qui, avec sa grosse artillerie, ses blindés et ses fanfares s'apparente davantage à celui du CAC 40 qu'à celui qu'il avait tant aimé, mais dont déjà alors il pleurait la disparition accélérée.

Il attribuait à Bernard Grasset, au début des années 1920, le passage en force des « nouveaux éditeurs » et l'apparition d'un *imperium* publicitaire qui scandalisait les « anciens ». Je le cite : « Bernard Grasset a fait croire que l'édition n'est pas un métier de gagne-petit, que l'écrivain peut vivre de sa plume, ce qui n'est pas vrai, qu'il pourra éternellement donner cinquante mille lecteurs à des livres qui ne devraient en avoir que cinq mille, et ces idées fausses ont perdu l'édition. La qualité manquant, on s'est rattrapé sur la quantité et on a édité n'importe quoi. Le livre écrase le livre dans l'œuf, le critique est submergé et l'éditeur se ruine. Cette folie des grands nombres est accélérée encore par l'appât empoisonné du prix Goncourt. »

Il concluait : « On reviendra à la sagesse quand l'éditeur aura compris que sa mission est d'être un barrage. Il est fait pour dire non. »

Voilà qui date bigrement, dira-t-on dans ces groupes tentaculaires dont on se demande pour certains s'ils ne sont pas dirigés par des machines ou par le marché boursier.

ÉGALITÉ

« Tout Français désire bénéficier de un ou plusieurs privilèges. C'est sa façon d'affirmer sa passion pour l'égalité »

(Charles de Gaulle).

L'égalité, tout le monde est pour. À condition que ce soit avec des gens riches qui habitent les beaux quartiers, roulent en Mercedes, ont des villas au Pyla ou en Corse, des épouses et des chiens de race, des maîtresses superbes et des tableaux de maîtres.

ÉLECTION

L'homme politique avisé doit prendre soin de ne jamais remporter une élection quand la situation est très mauvaise. Il attend que son adversaire la gagne et se ramasse à son tour pour le battre.

ÉLYSÉE (bon pour l')

Quand on engage un valet de chambre ou un chauffeur de maître, on lui demande de présenter ses certificats. S'agissant d'un président de la République, je ne vois pas pourquoi il devrait en être autrement. Je suis désolé de devoir le dire au président Hollande, mais j'ai pu me procurer les témoignages de plusieurs de ses employeurs ou camarades de bureau et, après avoir lu ce que j'ai lu, je suis catégorique : il n'aurait jamais dû avoir le job. Lisez plutôt :

Mme Martine Aubry : « Hollande, c'est une couille molle, un enfoiré, le niveau zéro de la politique. À mon arrivée en 2008, le parti était un champ de ruines. Il a fallu que je débouche les chiottes moi-même. On lui avait confié le PS. Il nous a rendu la SFIO. C'est juste un homme de coups. Il n'a jamais été au niveau. »

Mme Ségolène Royal (sa compagne durant vingt ans et la mère de leurs quatre enfants): « Quelqu'un peut-il me dire ce

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas ! Je vous jure qu'ils en ont encore en cuisine. »

FAMILLE

Familles décomposées, recomposées, mariage homosexuel, adoption par des parents gays... Peut-être bien que dans cinquante ans ces sujets brûlants n'intéresseront plus personne.

En 1968, je me trouvais à Moorea, en Polynésie. J'y fis la connaissance d'un *raerae*, appelé également « *mahu* » ou encore « homme douceur ». Un garçon charmant, à qui il était difficile de donner un âge. Plein de plis sur la poitrine, un ventre en forme de tonneau, on eût dit une nourrice. C'était bien le cas. Ni homme ni femme, il appartenait à ce qu'on nommait le « troisième genre », lequel, ne souffrant d'aucun ostracisme, mais au contraire chouchouté par les deux sexes, était par commodité rattaché à la catégorie des femmes. M'emmenant jusqu'à son village, à l'intérieur de l'île, il me fit les honneurs de son faré. Il y avait là deux ou trois très jeunes enfants qui apparemment le prenaient pour leur nounou. C'était exactement sa fonction dans le village.

Aujourd'hui, derrière la façade républicaine avec ses gendarmes, ses maires et ses conseillers municipaux, rien n'a changé en Polynésie française. L'homme douceur est toujours là, au milieu de bébés auxquels il donne le biberon ou d'enfants à torcher. Il pourrait fort bien en adopter, mais à quoi bon ? Les enfants appartiennent à tous ceux qui veulent bien s'en occuper. Les *fa'a'ma* (c'est ainsi qu'on appelle les enfants nourris et élevés par d'autres) sont un bien sacré de la collectivité. Entre voisins, on se les échange sans la moindre gêne, quitte à les reprendre un autre jour et à les redonner le jour suivant. Une femme enceinte n'ira jamais porter le fruit de ses amours à la DDASS, mais demandera autour d'elle si quelqu'un est

intéressé. En grandissant, le garçon ou la fillette n'aura pas à se poser de questions sur sa filiation. Rien ne lui sera caché, et il trouvera tout cela parfaitement normal.

Tout compte fait, peut-être est-ce nous qui appartenons à une peuplade qui reste à civiliser ?

FAMILLE (faire)

Une certaine dame Bertinotti, dont on dit qu'elle serait ministre déléguée à la Famille, nous a mis en garde. On ne doit plus « fonder une famille » ou « un foyer », mais « faire famille ». Un conseil donné en priorité aux couples « gays » des deux sexes. Dans les restaurants branchés du Marais, en tendant un peu l'oreille, on capte donc ce genre de conversations : « Quoi de neuf, Mario ? – Eh bien, Gaston et moi, on va faire famille. » Et à la table des dames, juste à côté : « Tiens, au fait, que deviennent Bichette et Clochette ? – Ah, tu ne savais pas ? Ça y est ! Elles font famille. »

FANTÔMES

Ce n'est pas le tout d'être chasseur de fantômes, une profession somme toute banale en Écosse comme en Irlande. Le chic est d'avoir une spécialité. Lors d'un dîner à Castle Leslie, dans une salle à manger de 200 mètres carrés, j'appris de la bouche de notre hôte, Shane Leslie, un superbe vieillard qui portait le kilt avec une élégance souveraine, qu'il avait passé le plus clair de sa vie à traquer les fantômes. Me voyant vivement intéressé, il m'annonça qu'il me montrerait de précieux documents après le repas, à l'heure du café et des liqueurs. S'absentant un court instant, il revint les bras chargés d'un grand carton dont il répandit le contenu sur le piano.

Immédiatement, un détail m'intrigua. Toutes les photos semblaient avoir été prises dans des salons de coiffure.

« Tiens, dis-je, j'ignorais que les fantômes avaient un goût marqué pour les salons de coiffure.

– Ah, vous ne saviez pas ?, répliqua Shane, légèrement interloqué. Les fantômes irlandais aiment beaucoup les salons de coiffure. C'est pour cette raison que j'en ai fait ma spécialité.

– Et comment expliquez-vous leur attirance pour les salons de coiffure ? »

Trouvant certainement ma question un peu stupide, il me répondit, comme la chose la plus naturelle du monde : « Mais voyons, les fantômes sont comme nous tous ! Ils vont chez le coiffeur. »

FELLINI (Federico)

En 1952, personne en France et à peine en Italie ne connaissait, même de nom, celui qui allait devenir l'ogre immense capable de nourrir son génie en puisant dans tous les garde-manger de l'inspiration cinématographique, depuis la nostalgie et la satire jusqu'à la folie onirique. Personne ne le connaissait, sauf Félicien Marceau et Bianca, sa Napolitaine chérie. Quand sortit dans une petite salle, du côté des Batignolles, son premier film projeté en France, ils m'y emmenèrent de toute urgence. Depuis, j'ai bien du revoir une dizaine de fois ce *Sceicco bianco (le Cheik blanc)* où l'ignoble et grandiose Alberto Sordi me coupe en deux de rire et où je retrouve chaque fois le goût doucement amer de la tendresse fellinienne.

C'est sans doute afin de lui rendre un secret hommage, sans rien dire à personne, que dans plusieurs scènes de son dernier

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La frite naquit en 1789 sous le Pont-Neuf, quelques années après qu'Antoine Parmentier eut assuré, avec un succès mitigé, la vogue de la pomme de terre. Quelque torche-pot établi là, dont l'histoire n'a pas retenu le nom, dut avoir un jour l'idée de couper une patate en bâtonnets de un centimètre sur six ou sept de long et de les faire frire dans l'huile bouillante. Les Belges ont prétendu par la suite que la frite était née, bien avant Parmentier, sur les rives de la Meuse. Cette année-là, le fleuve, pris par la glace, rendant la pêche impossible, un citoyen eut l'idée de tailler des pommes de terre en leur donnant la forme des petits poissons frits dont les gens du coin raffolaient.

Comme d'habitude en matière de vérité historique, il n'existe pas la moindre preuve en faveur de l'une ou de l'autre de ces thèses.

FROMAGE OU DESSERT

Je dois beaucoup à cette expression qui claque comme un ultimatum, une sommation, un oukase. « Fromage ou dessert ! Mais sûrement pas les deux. C'est comme ça et pas autrement. Rompez les rangs ! » Je lui dois d'avoir traversé la France jusqu'aux Pyrénées et d'avoir passé ainsi un merveilleux été au Pays basque.

En juin 1940, fuyant les panzers qui se rapprochaient de la capitale, mon père avait bourré sa Renault Viva Grand Sport de sa femme, de ses deux enfants, de sa belle-sœur et du fox-terrier, et nous avons ainsi pris la route de la Sarthe pour trouver dans notre maison au bord de la rivière un refuge sûr et paisible. Débarquant au milieu de la nuit, nous restâmes bouche bée devant l'enchevêtrement incroyable de lits de camp, de matelas posés à même le sol, de sacs de couchage, de tantes, de neveux, de nièces, de cousins et de cousines qui, dans la lueur des

lampes Pigeon, observaient d'un mauvais œil l'intrusion de ces empêcheurs de dormir en rond.

Jusque dans le grenier, ils étaient plus d'une vingtaine à s'être réfugiés chez eux. Enfin, je veux dire chez nous, où ils avaient quand même eu la bonté d'épargner la chambre des parents.

Le lendemain, au moment de passer à table, l'affaire prit un autre tour quand, haute comme trois pommes et pas plus épaisse qu'un radis coupé en deux, la tante Marcelle, général en chef autoproclamé de ce corps expéditionnaire, lança à l'adresse de ma mère : « Anne, il faut que vous sachiez qu'ici la règle, c'est fromage ou dessert. »

Le lendemain, à l'aube, nous prenions la route de l'Espagne, préférant les risques d'un exode aux certitudes familiales du « fromage ou dessert ».

FRONT NATIONAL

Courant d'extrême droite dont la contribution majeure à la vie politique est de faire battre la droite et passer la gauche.

FUITE DES CERVEAUX

À juste titre, nous nous en inquiétons. Encore qu'il ne faille pas confondre. Il y a les cerveaux que nous tenons à garder chez nous et ceux, malfaisants ou atteints de crétinisme globuleux, que l'on verrait partir le plus loin possible avec plaisir. J'ai commencé à dresser une liste, mais je laisse à chacun le soin de faire la sienne. Quand nous serons tous prêts, nous organiserons un « Grenelle du dégagement ».

FUTUR

Il est radieux. Forcément radieux. Mais j'ai noté, à la lumière de l'histoire, que le futur n'est jamais pour demain.

1. « J'aime à voir un homme fier du pays où il vit. J'aime à voir un homme vivre de manière que son pays soit fier de lui. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le ministre des Finances ne rédigea point de budget de gestion, et l'habitude s'en est perdue. [...] Les ressources fournies par l'emprunt fait à l'extérieur ayant été gaspillées par le gouvernement, il a fallu que les puissances protectrices de la Grèce, par pure bienveillance, en servissent les intérêts : la Grèce ne pouvait pas les payer. [...] Les contribuables grecs pensent que le plus beau droit de l'homme est de ne point verser l'impôt. [...] Le ministère de la Guerre donne 600 000 drachmes et le ministère de la Marine 250 000 à des hommes qui ne sont ni marins ni soldats. »

Mais comment en vouloir à ces bonnes gens ? Dans la Grèce antique, il n'y avait pas de mot pour désigner l'économie. Impossible dans ces conditions de conduire une politique économique, non ?

Août 2012. Le contrôle fiscal d'un restaurateur du port dans l'île Hydra tourne à l'émeute. Conduit au commissariat pour n'avoir jamais émis de factures à ses clients, il reçoit le soutien des autres commerçants, qui bloquent le trafic des bateaux vers Athènes. Défense des intéressés : « À Hydra, nous n'avons jamais payé l'impôt. Ce n'est pas maintenant que nous allons commencer. »

Depuis que Solon a interdit l'esclavage pour dettes, il est vrai que la démocratie grecque a du plomb dans l'aile.

GRENELLE (110, rue de)

Siège du ministère de l'Éducation nationale et de la plus forte concentration jamais repérée de Trissotins, de fêlés, de loufoques et de toc-toc en liberté.

Agrégé d'histoire et ancien inspecteur d'académie, Laurent Wetzel a lancé un formidable pavé dans la grenouillère avec son

petit livre *Ils ont tué l'histoire-géo* (François Bourin). « Ils », ce sont les brindezingues qui depuis Mai 68 s'acharnent à déboussoler des générations de professeurs au moyen d'instructions et de « pratiques pédagogiques » aussi hilarantes que mortifères.

Si Fabrice Luchini voulait bien m'écouter, il ferait un triomphe en nous lisant de sa voix inimitable des textes comme ceux-ci, composés par les plus grands artistes du 110, rue de Grenelle :

« Inscrite dans un lieu de production précis, où s'expriment à la fois des demandes sociales, des mémoires vives et des horizons d'attente de plus en plus opaques, l'histoire s'inscrit dans le faire et l'agir, dans le sens où l'on parle de construction intellectuelle qui mêle vérité et nécessaire fiction dans la part de narrativité qui est mobilisée pour la dire. [...] La démarche d'investigation qui place l'élève au centre des apprentissages est beaucoup moins normative et linéaire que la démarche déductive qui fige l'apprenant dans son statut d'élève recevant d'en haut le récit du professeur. [...] Donner du sens, c'est avoir la capacité de repérer les synchronies. [...] Il est important de faire prendre conscience aux élèves du processus de réflexion par des pauses de métacognition. [...] La stratégie pédagogique consiste à mettre l'élève en situation de réinvestissement des concepts par la formulation écrite ou orale. »

Je pourrais continuer à désenfiler des tonnes d'autres perles. Par exemple : « L'omniprésence du présentisme qui est le produit d'une désarticulation entre le champ d'expérience et l'horizon d'attente », « mettre en intrigue l'opacité et l'imaginaire du passé par les traces », « une science-fiction à ambition véridative », « mettre en tension le particulier et l'universel ».

Si un président de la République anormal se décidait à noyer

la quinzaine de défoncés qui, à longueur d'année, tricotent de pareils chefs-d'œuvre, qu'il n'oublie surtout pas, pour de vrai ou à titre symbolique, de joindre à la cargaison les ministres de l'Éducation nationale de gauche ou de droite, qu'ils s'appellent Edgar Faure, Pierre Joxe, Jack Lang, François Bayrou, Lionel Jospin, Jean-Pierre Chevènement, Luc Ferry ou, avant-dernier en date, le sympathique et calamiteux Luc Chatel, qui, sans jamais s'étrangler, en firent leur sirop.

GRÈVE

Une activité dont on déplore à juste titre, dans le monde du travail, qu'elle ne soit plus rétribuée comme jadis.

GUERRE

A l'avantage précieux de mettre radicalement fin au chômage. Mais aussi, ce qui peut prêter à discussion, aux anciens chômeurs eux-mêmes.

GUIDES

Rien de surprenant à ce que les guides gastronomiques ne cessent de perdre des lecteurs, puisque sur Internet on obtient des adresses encore plus mauvaises, gratuitement.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

HUMANISTE (courant)

Jean-Pierre Raffarin devrait se méfier quand il annonce qu'il va créer un « courant humaniste » au sein de l'UMP. Il existe déjà un Parti humaniste qui revendique l'héritage du Mahatma Gandhi. Il a obtenu mille deux cent quatre-vingt-onze voix aux élections européennes de 2009, ce qui laisse en effet à l'ancien Premier ministre le champ libre pour ses généreuses aspirations. Altermondialiste et antilibéral, le Parti humaniste défend les faucheurs de champs OGM, une activité dans laquelle on imagine si bien M. Raffarin.

D'habitude, quand j'entends un politique prononcer le mot *humanisme*, dont il ferait mieux de laisser l'usage à Montaigne, Rabelais, Érasme, Ronsard, La Boétie, Spinoza, Montesquieu ou Condorcet, c'est moi qui sort ma faux.

HUMOUR

Anglais

Le summum de l'humour, c'est quand les Français veulent en vain donner une définition de l'humour anglais.

Même Pierre Desproges s'est pour une fois totalement fourvoyé quand il a dit : « La différence entre l'humour anglais et l'humour français, c'est que le premier souligne avec amertume et désespoir l'absurdité du monde et que le second se rit de ma belle-mère. » Je crois plutôt que l'humour anglais est un moyen de faire croire aux étrangers que les Anglais sont stupides, afin qu'on leur fiche la paix.

Plutôt que de théoriser, le mieux est de donner quelques exemples. La première fois que je me suis trouvé à Londres au volant d'une voiture, en compagnie d'un ami anglais, je suis arrivé à un grand rond-point où débouchaient plusieurs voies. Un peu inquiet, je me tourne vers mon passager : « Je ne vois

pas de panneau. Qui donc a la priorité ? – Il n’y a pas de priorité, répond-il. *It’s just a matter of feeling*¹. »

Une autre fois, alors que j’étais à la recherche du patron d’un pub, le barman, d’un geste de la main, m’indique qu’il est dans le pub juste en face, de l’autre côté de la rue. Là, en effet, je le trouve, tranquillement installé devant une pinte de bière. Je lui demande: « À cette heure-ci, vous n’êtes pas chez vous ? – Non, fait-il. C’est mieux ici. » Qu’on me croie sur parole : il ne cherchait nullement à être drôle. Il était parfaitement sincère. En face, c’était mieux que chez lui.

À la gare d’un village irlandais (ne pas oublier que les meilleurs humoristes anglais – Swift, Wilde, Shaw – étaient d’origine irlandaise), j’observe que l’horloge se trouvant à l’extérieur est en retard de dix minutes par rapport à celle de l’intérieur. J’interroge l’ami châtelain qui m’accompagne. Il me répond : « Oui, je sais. Les gens qui ne sont pas au courant ratent souvent leur train. J’ai demandé un jour au chef de gare de m’expliquer la raison de cette bizarrerie. L’air surpris, il m’a rétorqué : “Pourquoi y aurait-il deux horloges si elles devaient indiquer la même heure ?” »

Le non-sens est l’une des armes les plus efficaces de l’humour britannique. J’ai un petit faible pour ce passage d’un roman de Wodehouse : « Probablement éméché comme d’habitude, il avait trébuché dans la Tamise et n’était pas remonté d’une semaine. »

Mais pour moi, la « substantifique moelle » de l’humour anglais – incluant tout à la fois *understatement*, non-sens, fulgurance, brièveté et réalité – se trouve tout entière dans ces quelques autres lignes du même Wodehouse (déjà citées, qu’on me pardonne, dans mon *Journal d’un mauvais Français*):

« Une divergence d’idées entre lui et un des lions qu’il

chassait au Kenya avait amené A.B. Spottworth dans la rubrique nécrologique. Il pensait que le lion était mort et le lion pensait qu'il ne l'était pas. Le résultat étant que, lorsqu'il avait placé son pied sur la tête de l'animal dans le but de poser sur la photo, la balle était venue trop tard pour avoir une utilité pratique. Il n'y avait plus rien à faire, sinon ramasser les morceaux et transférer à la veuve l'énorme fortune du chasseur millionnaire. »

Français

Les Anglais ne font pas toujours de l'humour anglais. Était tout à fait français l'humour de Winston Churchill répondant à un journaliste romain qui lui demandait pourquoi il avait choisi un bateau italien pour faire une croisière en Méditerranée : « Pour trois raisons. La première, la cuisine est toujours excellente. La deuxième, le service toujours parfait. Enfin, quand le bateau coule, on ne vous embête pas avec le fameux : “Les femmes et les enfants d'abord.” »

Je ne sais trop si nous autres, Français, avons de l'humour. Disons que les meilleurs d'entre nous ont de l'esprit. Un « esprit fou » quand, parmi d'autres, il est signé Voltaire, Fontenelle, Feydeau, Courteline, Labiche, Tristan Bernard, Capus, Guitry, Desproges ou Coluche (dans ses bons jours). Le génie du « bon mot », tout à la fois élégant, féroce et irrésistible, qu'on ne trouve nulle part ailleurs que chez nous.

Un seul échantillon, admirable, qui n'est pas l'œuvre d'un humoriste professionnel, mais du père de l'immense Sacha. Très en colère, Lucien Guitry lève la main sur sa compagne dont il vient d'apprendre qu'elle le trompe. « J'ai peur, j'ai peur !, hurle la jeune femme. – N'aie pas peur, répond le comédien. Je suis là. »

La culture du bon mot, du trait d'esprit, appartient sans doute

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

moins un barbare.” »

1. « Christian, ne sommes-nous pas des gens simples ? »

Jj

Justice



« Je fais confiance à la justice de mon pays »:
formule consacrée qu'on prononce
avant d'être injustement condamné.

JAMBON À L'OS (recette Angot du)

« Il est assis sur la lunette en bois blanc des toilettes, la porte est restée entrouverte, il bande. » C'est comme pour Chateaubriand ou Stendhal, il n'est pas besoin d'attendre : dès la première phrase, on sait à qui l'on a affaire. Voilà de l'Angot pur jus. Flammarion, dans sa présentation d' *Une semaine de vacances* qui a inauguré la rentrée littéraire de septembre 2012, a trouvé les mots pour le dire : « Un morceau de littérature dont on ne sort pas indemne. Jamais Christine Angot n'a été si aiguë et si bouleversante. » En effet, un « morceau », c'est le cas de le dire.

Sur vingt pages, la narratrice, « gymnaste avertie », comme l'a souligné Stéphanie des Horts dans *Service Littéraire*, tient dans sa bouche le morceau du monsieur qui, soit dit en passant, est son papa. Mais attention, le nœud de l'intrigue n'est pas près de se dénouer. Il s'agit maintenant de transporter la marchandise, sans la lâcher, jusque dans la chambre à coucher. Alors, bonne ménagère, la demoiselle se souvient tout à coup de la recette du jambon à l'os, telle que l'avait donnée Mme Saint-Ange dans son célèbre ouvrage à l'usage des ménagères. D'une main preste, elle saisit une tranche du jambon. Est-ce de l'Aoste, du Fleury Michon Supérieur, du Madrange Campagne au bouillon à l'os ? Faille dans son récit, Mme Angot ne le précise pas, ce qui nous prive d'une précieuse information consommateur. Quoi qu'il en soit, la tranche est enroulée autour du membre tendu ; le savoureux voyage peut ainsi se dérouler sans encombre et l'attelage arriver à bon porc.

Un beau livre comme on aimerait en lire plus souvent, bien parti pour décrocher le Goncourt de la charcuterie fine.

Libération en a fait sa une (le jour de la rentrée des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LAC

Depuis longtemps, je m'interrogeais sur l'amour que, depuis ma plus tendre enfance, je porte aux lacs. Qu'ils soient italiens, autrichiens ou français, j'éprouve toujours à leur proximité une sérénité, une quiétude extraordinairement bienfaisante, à l'opposé du remuement et des interrogations que déclenche en moi le spectacle de l'océan. N'étant guère de nature romantique, le souvenir de Lamartine ne m'inspire aucunement l'idée de m'y noyer, puisque, au contraire, c'est un sentiment de bonheur qui m'inonde. La croyance gauloise selon laquelle le lac est la demeure des dieux ou qu'il symboliserait l'œil de la terre, par lequel les habitants du monde souterrain pourraient regarder à la surface, ne m'émeut pas davantage.

L'autre jour, au hasard d'une lecture, j'ai découvert que jadis, notamment dans les pays du Nord mais pas seulement, le mot *lac* désignait également la vulve des divinités féminines. *Humidus lacus*, le « lac humide ». Ce qui ramène au liquide amniotique où baigne le fœtus dans le ventre de sa mère. Un lieu béni d'échange et de vie. C'est l'explication.

Quand je navigue sur le Wolfgangsee en Autriche ou sur le lac d'Annecy, je rame dans le ventre de ma mère.

LANGOUSTINE

Elle n'est pas la fille ni même la petite-fille de la langouste. Mais en tout cas l'un des très rares produits de la nature avec lequel on ne peut pas tricher. Une giclée de vinaigre sur un poisson un peu avancé, une sauce bien relevée sur un gibier qui a dépassé l'âge de la retraite, et hop, ni vu ni connu ! Pour moi, il n'y a pas trente-six façons de vérifier si un restaurant mérite sa

réputation : « Garçon, des langoustines ! » Neuf fois sur dix, y compris dans les plus grandes et plus chicardes maisons, l'affaire se termine mal. Au lieu d'être bien ferme, la royale bestiole est toute mollassse, aussi raplapla et flagada qu'un discours de Jean-Marc Ayrault. Parfois même, elle dégage une petite odeur pas très nette. La malheureuse a traîné et n'est évidemment pas arrivée vivante jusqu'aux cuisines. Or, à peine sortie de l'eau, la langoustine peut tourner de l'œil. Au bout de quarante-huit heures, elle devient pâteuse, puis cartonneuse.

Même chez les poissonniers les plus urfs, comme la Poissonnerie du Dôme, il est rare de pouvoir l'acheter vivante. Au moins dans ces lieux d'exception, où elle coûte les yeux de la tête, n'arrive-t-elle pas congelée. Je connais heureusement quelques chefs qui savent encore qu'une langoustine qui n'est pas vivante quand on la précipite dans l'eau qui bout, ce n'est plus une langoustine. Des noms ? Je vais être injuste, un seul suffira pour le moment : Guy Martin, au Grand Véfour. Ses langoustines juste saisies, avec des tomates aux épices et un crumble au vinaigre balsamique, m'envoient chaque fois au paradis.

LANGUE DE BOIS

Ne nous vient pas de la grande forêt canadienne ni des campus de Californie, mais de la Russie tsariste. Avant la Révolution, excédés par le langage officiel, les Russes se moquaient de la « langue de chêne » qui plus tard, en Pologne, au temps de Solidarnosc et du politiquement correct communiste, se traduira par « langue de bois ».

On consultera avec profit quelques-uns des innombrables ouvrages consacrés à cet inépuisable sujet : *Dico du parler pour ne pas dire* de Pierre Merle, *Une histoire de la langue de bois*

de Christian Delporte, *Parlez-vous la langue de bois ?* de Martine Chosson, *Langue de bois* de Gilles Guilleron et, bien évidemment, la quasi-totalité des discours et déclarations de nos hommes politiques.

Qu'on me permette d'indiquer la tendresse particulière que je porte à Jean-Pierre Raffarin. Mais plus récemment, François Hollande qui, à Châlons-en-Champagne, déclarant solennellement, la main sur le cœur, « mon devoir, c'est de dire la vérité aux Français », se hissait au niveau des plus grands harpistes de la langue de bois.

Voilà des mois que les Français étaient parfaitement au courant de la « gravité exceptionnelle de la crise ». Après plusieurs mois de mutisme, il feignait tout à coup d'en faire la découverte.

La langue de bois n'est pas un simple stéréotype. Au second degré, c'est aussi, pour un dirigeant, une gourmandise qui lui procure le savoureux plaisir de se payer la tête de ses concitoyens.

LÉNINE

Je l'ai rencontré pour la première fois à Moscou, juste en face de la maison où, cent sept ans plus tôt, ma mère avait passé sa petite enfance. Au numéro 5 d'Orogdnoï Sloboda, dans la verdure d'une rue campagnarde pleine de chants d'oiseaux, c'était une belle bâtisse, apparemment inchangée, dans sa robe vert et blanc, avec ses staffs, ses moulures et ses hautes fenêtres, en vis-à-vis de l'ambassade de Suisse et d'un petit square où se dressait, tournant le dos à la rue, un jeune homme en bronze, coiffé d'une casquette d'étudiant, tenant un livre à la main. J'allai au-devant de lui, et c'est là que je fis connaissance avec Vladimir Ilitch Oulianov.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ce soir-là, Jean-Luc Godard avait eu le tort de tendre la main à un monsieur qui lui offrait un fabuleux voyage. Resté sur le quai, il tournera *À bout de souffle*, ce qui n'était pas mal non plus.

MALRAUX (André)

Malraux l'anticolonialiste de Saïgon, l'aventurier de *la Condition humaine*, le ramasseur de cailloux sculptés d'Angkor Vat, le pilote casse-cou de la guerre d'Espagne, le colonel maquisard de la libération de l'Alsace, le fidèle Bayard du général de Gaulle dans la « traversée du désert ». Tous ces Malraux ont existé, portés par le vent glorieux de l'histoire.

Ce que l'on sait moins est qu'il raffolait de la belle et bonne vie, qu'il aimait les grands restaurants, l'argenterie étincelante, le linge fin, le cérémonial et le service des pingouins virevoltant autour des tables. S'il en avait eu le pouvoir, il aurait collé les Français au régime du vol-au-vent financière, de la sole Dugléré et du tournedos Rossini, plutôt que de l'œuf mayo, du merlan et du boudin aux pommes. Très « tapis rouge », prédisposé aux appétits ministériels, à la volupté du maroquin et au ballet des motards à gants blancs, le luxe, exigence morale s'il en est, lui était absolument nécessaire, et la politesse dont il faisait montre à l'égard du personnel de service était rien de moins qu'aristocratique.

Je le revois au tout début des années 1950, déjeunant dans la salle aux trois quarts vide du Café de Paris, avenue de l'Opéra.

La mèche noire sur l'œil sombre qui naviguait du plafond jusqu'au fond de l'assiette, les longues mains, belles et fines, de pianiste virtuose, qui s'enroulaient et se déroulaient en volutes, les tics qui zigzaguaient autour de la bouche, il était là dans sa solitude discoureuse, comme posé en équilibre derrière ses mots,

ne répondant qu'à lui-même dans les palpitations d'un grand destin et tout à son aise entre la truite à l'essence d'écrevisse et la caille désossée en caisse. Le Café de Paris, bien loin de son époque glorieuse de la III^e République où l'on avait vu le prince de Galles casser la vaisselle et Léon Daudet engloutir des pyramides de truffes, le Café de Paris se mourait.

Malraux y avait néanmoins ses habitudes, en compagnie de Christian Fouchet, de Diomède Catroux ou de Pascal Pia, depuis que le RPF – Rassemblement du peuple français – avait installé ses bureaux boulevard des Capucines.

Quand le Café de Paris disparaîtra en même temps que le RPF en 1953, Malraux prendra d'autres habitudes, mais cette fois chez Lasserre où, ministre de la Culture, il déjeunera presque chaque jour d'une cassolette de filets de sole, d'un gratin de ris de veau ou d'un canard à l'orange.

Ce n'est pas un hasard si, la bague au doigt, il se retrouvera à Verrières-le-Buisson dans le célèbre « salon Bleu » de la femme la plus élégante, la plus sophistiquée de la société parisienne : Louise de Vilmorin, son amour de jeunesse.

MANGER

Dans les restaurants où l'on se pique de « créativité », il devient tout à fait secondaire de savoir ce que l'on mange. L'« artiste » (le cuisinier) n'a plus pour fonction de mettre en valeur, le plus agréablement et savoureusement possible, les divers éléments dont son plat se compose, mais de les disposer de telle sorte qu'ils provoquent une émotion esthétique. La cuisine prétend devenir art à elle seule, en quelque sorte encadrée comme une œuvre à regarder.

Jusque-là, on faisait de la décoration avec la cuisine. À présent, on fait de la cuisine avec la décoration. L'assiette

devient une devinette, un Lego, un puzzle ou, pour être « tendance » et s'inspirer de l'art contemporain, une « installation ». Chez certains, on laisse même au client la liberté de composer son repas, à coups d'assemblage et de grappillage.

Le mangeur du XXI^e siècle (en référence au *Mangeur du XIX^e siècle* de mon ami disparu Jean-Paul Aron) devient comme un enfant en maternelle, qui joue avec ses crayons de couleur.

MARIAGE

En relisant les quelque deux cents lettres que m'adressa Jacques Chardonne, qui durant une douzaine d'années fut un peu pour moi comme un second père, j'ai retrouvé cette définition du mariage, qui fait froid dans le dos: « C'est autrui à bout portant. »

Je préciserai qu'un an plus tard il fut témoin à mon mariage...

Mariage : étape obligatoire sur la route du divorce.

Institution ardemment défendue par les prêtres. Lesquels n'ont pas le droit de se marier.

Définition du mariage selon Vanessa Paradis et Johnny Depp : « Pour nous protéger du quotidien, nous ne nous sommes jamais mariés » (*Paris-Match*, juin 2012).

Dans la semaine qui a suivi, l'emblématique couple « libre » a annoncé qu'il se séparait.

Le mariage nuit gravement à l'amitié. Estimant avec raison que les vieux copains de son mari, qui s'incrument, sont beaucoup plus encombrants que les maîtresses qui passent, l'un des premiers gestes de la jeune épouse est de faire le ménage et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grandes dames admirables, il a résisté à tout.

« Ce qu'il faudrait à la France, c'est un roi. Un grand type qu'on sort comme cela dans les moments difficiles » (Charles de Gaulle, 1946).

MONDE

Le monde est une énorme merde où poussent de bien jolies fleurs. On cueille les fleurs et on bouffe la merde.

MONDE (journal *le*)

J'ai eu deux chances dans ma vie. La première, d'entrer au *Monde* à vingt ans. La seconde, d'en sortir à vingt-deux.

MONOGAMIE

« La monogamie, comme la bigamie, consiste à avoir une femme de trop » (Jean-Pierre Friedman).

MONSTRES (petits)

Les magazines féminins passent régulièrement les photos de lolitas entre douze et quinze ans, nouvelles égéries des plus grandes griffes du luxe, de Versace à Max Mara ou à Jean Paul Gaultier. Certaines sont encore plus jeunes, comme la petite Thylane, neuf ans, maquillée à mort et en talons aiguilles Jimmy Choo, allongée en une pose provocante au milieu de coussins en léopard. On leur a donné le surnom de « *baby muses* » ou de « *minitops* ».

Avec leur « look » dévastateur, elles sont, sous l'œil de leurs chères mamans qui comptent les billets, un véritable appel au

viol. Dans le même temps, au sein des médias, il n'est question que de sales pédophiles qui abusent de petites filles ou de petits garçons.

Où est l'erreur ?

MONTEBOURG (Arnaud)

On déplore que le socialisme soit triste et les socialistes des *culs-cousus*, comme on dit en Provence. Pure calomnie.

Prenons le cas d'Arnaud Montebourg. S'il a été choisi pour occuper un poste à l'intitulé burlesque (ministre du Redressement productif), c'est parce que sa personnalité facétieuse et son caractère primesautier en faisaient l'ornement boute-en-train d'un gouvernement de crise dont le quotidien ne promettait guère d'être rose. Il y a fait aussitôt merveille.

On se souvient comment, auparavant, il avait chatouillé plaisamment les anciens dirigeants de Sea France en les traitant d'« escrocs ». À peine dans ses meubles à Bercy, un festival désopilant a commencé, qui lui a valu tous les bravos d'une France déprimée qui broyait du noir. Après avoir interdit aux patrons de Sanofi d'arranger leurs affaires à leur idée et avoir reçu d'un de ses dirigeants la palme du « total abruti mental », notre ami, en pleine forme, a tour à tour insulté la famille Peugeot, étrillé Pascal Lamy, directeur de l'OMC et membre éminent du PS et, bouquet planétaire de ce feu d'artifice récréatif, lancé le fameux « nous ne voulons plus de Mittal en France » en plein dans la tronche du numéro un mondial de la sidérurgie, qui fait travailler chez nous vingt mille personnes.

Donc, succès total pour un divertissement de grande qualité, qui s'ajoutait à celui, amusant mais plus désordonné et vite fastidieux, proposé par l'UMP. Le secret s'en trouve dans le choix judicieux opéré par un pouvoir inspiré, lors de la

formation d'un gouvernement. La méthode anglo-saxonne, allemande ou scandinave, qui consiste à se soumettre très prosaïquement à la règle « *the right man in the right place* » – on confie par exemple les finances à un économiste, l'industrie à une personne qui a déjà visité une usine ou la marine marchande à un autre qui sait reconnaître la proue et la poupe d'un navire –, cette méthode, qui d'ailleurs peut foirer autant que les autres, a un désavantage considérable : elle ne fait rire personne.

À l'inverse, en prenant le soin d'examiner attentivement un CV, on s'aperçoit vite si l'on a trouvé ou non le candidat idéal. C'est-à-dire celui qui n'a aucune compétence pour exercer la fonction, mais en revanche une grande capacité à distraire les journalistes et à donner des sujets de conversation dans les dîners en ville. De ce point de vue, le parcours de M. Montebourg ne pouvait que retenir l'attention d'un nouveau pouvoir.

Ayant échoué à l'ENA, il a effectué son service militaire au standard téléphonique du XIX^e arrondissement, puis il a été employé dans l'administration à rédiger les discours de remise de médaille. Après quoi, devenu avocat, il s'est fait élire à l'Assemblée nationale où il a décroché en 2011 la palme du « député le moins actif », une récompense amplement méritée pour un membre de la commission des lois qui n'a réussi à assister à aucune des vingt-neuf de ses réunions de travail. Il a fait ensuite campagne contre la mondialisation, a réclamé la suppression des agences de notation et a enfin soutenu un programme de « capitalisme coopératif » consistant à rendre les travailleurs possesseurs des moyens de production.

Autant de bonnes raisons de lui avoir confié, les yeux fermés, une industrie nationale comateuse.

On lui doit ainsi de bien bons moments, comme on aimerait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

NORMAL

« Le normal n'est pas l'idéal : une intelligence normale, c'est à dire moyenne, n'est pas forcément une bonne intelligence ». Anne Ancelin (Dictionnaire de la psychologie)

NOTES À L'ÉCOLE

Trouvaille de la pédagogie « nouvelle » : remplacer les notes « vraies » par des notes « encourageantes ». C'est vrai qu'un trois sur vingt, ça décourage ces chers petits et qu'un quinze ça leur fait voir la vie en rose. Sauf quand ils s'en foutent complètement.

NOURISSIER (François)

J'ai une lettre de Jacques Chardonne, non datée mais que je suppose être de 1953 ou de 1954, dans laquelle le saint-bernard de La Frette, toujours prêt à galoper au secours d'un jeune écrivain, me demandait de donner un coup de main à François Nourissier. En 1951, cinquante ans avant Houellebecq, il avait rencontré un succès d'estime avec son premier roman, *l'Eau grise*, où il déballait le malaise de l'Occident et, à travers lui, son malaise à lui, qui était de ne point s'aimer. Aussitôt, Chardonne avait reniflé l'odeur d'un vrai talent. Du coup, Nourissier, aux yeux d'un petit monde parisien, s'était retrouvé un peu malgré lui enrôlé chez les Hussards.

Au moment où Chardonne m'écrivait, Nourissier avait un petit boulot et des fins de mois difficiles dans un home d'accueil pour étudiants étrangers à Combloux, en face du mont Blanc. Il m'était demandé de lui commander des articles. J'ai complètement oublié s'il y eut ou non une suite. J'eus l'occasion de le croiser plus tard à *la Parisienne*, dont il était

devenu le rédacteur en chef, au moment où son pamphlet, *les Chiens à fouetter*, dans lequel il étrillait les milieux littéraires et le monde de l'édition, venait de lui apporter une notoriété soudaine.

À dire vrai, son grand talent mis à part (*À défaut de génie*, écrit peu de temps avant sa mort, sera sans doute son chef-d'œuvre), Nourissier m'a toujours mis mal à l'aise. Ce garçon a passé sa vie à se détester – peut-être parce qu'il avait le sentiment de ne pas être aimé –, et c'est la pire des souffrances qui puisse tout à la fois assécher l'âme et le corps de celui qui en est atteint et élever une redoutable muraille entre lui et les autres.

Plusieurs fois, le sachant écrasé dans son fauteuil par la maladie, je me suis demandé s'il ne connaîtrait pas le même sort qu'Otto Weininger, le Juif viennois philosophe de « la haine de soi ». Allant jusqu'au bout de sa logique, il s'était tiré une balle dans le cœur, en prenant soin toutefois de choisir un lieu d'exception : la maison où avait habité Ludwig van Beethoven.

Oo

Opposition



Un bon conseil :
ne rien faire et laisser l'autre aller dans le mur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

PÉDAGOGIE

Mot « culte » de la langue de bois. Quand le pouvoir prend une décision idiote qui ne passe pas dans l'opinion, il invoque aussitôt un « manque de pédagogie ».

PENSER

Quand il m'arrive de penser, je ne pense à rien.

Chardonne m'approuvait: « Vous avez raison. C'est la sagesse. »

Schopenhauer, lui, avait un truc : « Fumer la pipe dispense de penser. » Ce fut d'ailleurs l'une de ses pensées les plus fortes.

PÈRE (j'ai bien connu votre)

Pourquoi subissons-nous sans broncher le raseur qui nous aborde d'un rituel « j'ai bien connu votre père » et jetterions-nous un regard suspicieux sur le vieux beau, du genre chapeau sur l'oreille, cravate à pois et fine moustache, qui nous dirait : « J'ai bien connu votre mère » ?

PÉRIODE GNANGNAN

Pablo Picasso a eu ses périodes bleue, rose, africaine, cubiste. La France, au cours du siècle dernier, a eu ses périodes d'héroïsme et de veulerie, de redressement et d'imagination, de défaite audehors et de verbiage au-dedans, et enfin d'aveuglement douillet et moelleux qui arrangeait tout le monde.

Aujourd'hui, alors que la Terre est comme une chaudière prête à exploser, nous sommes, nous, en pleine période gnangnan. Ce n'est plus un pays, mais une nurserie de soixante-cinq millions de zouzous qui jouent avec des éoliennes et sont

nourris au biberon du sirop équitable, de la chaîne citoyenne, de l'écoute, de la diversité et de l'espace partagé. On y réenchante le monde, on y broie du vert, on fait son lit sur un nuage et on se dit bonne nuit en se faisant des tas de bisous.

L'important est de faire l'inverse de ce que tentait de faire le prédécesseur. Par exemple, au nom d'un pittoresque « taubirisme » (on pourrait dire « taupirisme », en hommage au petit mammifère fouisseur réputé bigleux), de répondre aux rafales de kalachnikovs en instituant l'impunité, en supprimant les peines planchers, les comparutions immédiates, les tribunaux pour mineurs récidivistes ou la rétention des criminels au cerveau fêlé.

PERMIS

La période gnangnan finira bien par sombrer et le printemps soixante-huitard par connaître son automne, peut-être même son hiver. Après quarante-cinq ans de règne, la doxa du « il est interdit d'interdire » se fera la malle, et le mot d'ordre qui se glissera jusqu'au sommet de l'État sera : « Il est permis de ne plus permettre. »

Ne plus permettre à des mômes de douze ans et à des mères de famille de tabasser le prof qui leur a « manqué de respect » en collant une mauvaise note sur le cahier de correspondance. Ne plus permettre à des élèves musulmans de rouer de coups le maître qui a prétendument « mal parlé » de l'islam. Ne plus permettre aux « racailles » de dix ans d'insulter les flics et d'appeler les potes pour leur casser la gueule.

Ne plus permettre aux parents de faire « copain-copain » avec leurs rejetons qui, à la première occasion, vont les envoyer bouler. Ne plus permettre d'incendier la voiture des pompiers qui arrivent pour sauver des flammes les gens du sixième étage

ou de caillasser les médecins du SAMU appelés d'urgence à 1 heure du matin.

Ne plus permettre aux femmes voilées de pousser des glapissements contre l'urgentiste homme qui voudrait les soigner. Ne plus permettre aux mandarins de l'Éducation nationale de donner le bac à tous les cancre du fond de la classe.

Ne plus laisser les magistrats se faire traiter en pleine audience de « bande de bâtards » et ne plus les obliger à remettre illico en liberté des multirécidivistes condamnés à des peines de moins de deux ans, qui ont des casiers si lourds que même un mulet n'arriverait pas à les transporter.

Ne plus laisser l'État à la dérive d'une autorité dont il donne l'air d'avoir honte. Ne plus sacrifier les Français à des mots d'ordre hallucinants, comme celui de Bourdieu : « L'autorité pédagogique est une violence symbolique, l'imposition par un pouvoir arbitraire d'un arbitraire culturel. »

Bien avant Mai 68, je me souviens des propos de la jeune doctoresse Françoise Dolto, charmante et grande amie de mes parents. Je devais avoir huit ou neuf ans quand, autour d'une tasse de thé, elle m'interrogea : « Fais-tu pipi au lit ? » Embarrassé, je répondis : « Euh... Peut-être une fois... » Alors, se tournant vers ma mère, la future grande prêtresse du lacanisme lui dit : « Surtout, ne l'empêchez pas ! S'il a envie, il ne faut pas le contrarier. »

Aujourd'hui, couverts de bleus, les Français réclament de l'ordre dans les esprits et un peu de bon sens dans la vie sociale. Quand Sarkozy ou l'un de ses ministres se permettaient d'en parler, la gauche hurlait au fascisme et à l'obsession sécuritaire.

Maintenant qu'elle est au pouvoir, le nez au mur, le rêve va passer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

superficiel. Profondément superficiel. L'âge venant, je m'applique à approfondir ma superficialité.

PROMESSES

On connaît la formule : « Les promesses n'engagent que ceux qui les reçoivent. » Ce n'est pas tout à fait exact. Elles engagent également ceux, encore plus nombreux, qui n'y ont même pas prêté attention.

Quand nous versons pieusement depuis plus de vingt ans la CSG, lequel d'entre nous se souvient de la promesse de son créateur, Michel Rocard, qu'elle serait « provisoire » ? Bien que François Mitterrand ne fût pas manchot dans l'art de ne pas tenir ses promesses, le champion fut certainement Valéry Giscard d'Estaing. Jurant qu'aucune de ses promesses ne saurait ne pas être tenue, il passa ensuite prestement à la trappe la baisse de la TVA, la décentralisation, la réforme de la durée du travail et une politique du logement comme on n'en avait jamais vu.

Chirac, lui, après avoir assuré à Jacques Chaban-Delmas qu'il le soutiendrait dans sa candidature à l'Élysée, s'est empressé de le lâcher pour courir derrière Giscard. Plus tard, il prometta de baisser de 30 % l'impôt sur le revenu...

Quand Hollande prit l'engagement de n'avoir à ses côtés aucun ancien condamné à une quelconque peine, que s'empressa-t-il de faire ? Eh bien, de nommer à Matignon Jean-Marc Ayrault (six mois de prison avec sursis pour favoritisme en matière de marché public), Christiane Taubira à la Justice (amende de 5300 euros pour licenciement abusif) et de garder Arnaud Montebourg, condamné pour injures envers les ex-dirigeants de SeaFrance.

Le nouveau secrétaire du PS, Harlem Désir, fut condamné à

dix-huit mois de prison avec sursis pour abus de biens sociaux, du temps où il présidait SOS Racisme. On ne saurait être mieux placé pour donner à tout bout de champ des leçons de morale.

Pierre Bergé avait dit alors de lui qu'il était « un des moments de la conscience humaine, un des moments de la grandeur de la France ».

Machiavel n'en douta jamais : « Le prince ne doit pas tenir ses promesses. »

Nos hommes politiques n'ont aucune raison de se faire du souci : on les croit sur parole.

PROSE

Sur cent romans, il doit bien y en avoir quatre-vingt-quinze dont l'auteur fait de la prose sans le savoir. Vous comprenez maintenant pourquoi j'écris des journaux et des dictionnaires.

PRUNELLE

Quand j'entends des barbus s'arrêter brusquement de vociférer et d'aubader sur « notre bien-aimé, notre Prophète, prunelle chérie de nos yeux », je me dis qu'il doit faire bon vivre à Peshawar.

PUBLICITÉ

Je mets au défi quiconque de m'expliquer le sens de la plupart des spots télévisés qui coûtent pourtant des fortunes aux clients des grandes agences. C'est comme s'ils étaient issus du cerveau brumeux d'une bande de toqués, au sortir des olympiades de la reniflette.

« Au temps jadis », celui de Marcel Bleustein-Blanchet à

Radio Tour Eiffel et à Radio Cité, au temps de la famille Duraton sur les ondes de Radio Luxembourg, on nous servait des messages compréhensibles par tous les crétins des Alpes et les goitreux des Pyrénées². Résultat : soixante ou soixante-dix ans plus tard, les rescapés dans mon genre redisent entre deux stations de métro « Dubo... Dubon... Dubonnet », chantent à l'entracte, dans les cinémas, « Eleska, c'est ess... quis ! » et dans les showrooms d'Ikea: « Bien l'bonjour, m'sieur Levitan, / Vous avez des meubles, vous avez des meubles... / Bien l'bonjour, m'sieur Levitan, vous avez des meubles qui durent longtemps ! »

1. Boileau, *l'Art poétique*.

2. Entre 0,001 et 0,002 % des populations.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

perpétuité aurait-il eu le droit de sortir de prison ?

RÉPUBLIQUE

La meilleure des institutions. Surtout si elle était présidée par un roi.

Le comte de Paris président de la V^e République, cela n'aurait pas choqué grand monde. De Gaulle n'avait-il pas dit à André Malraux en 1946 : « Ce qu'il faudrait, c'est un roi. Un grand type qu'on sort comme cela dans les moments difficiles » ? En revanche, Mélenchon roi des Français, quelque chose me dit qu'il y aurait comme un problème.

Je sais que cette maxime, que je crois être de moi, va m'attirer beaucoup d'ennuis, mais à mon âge, qu'est-ce que j'en ai à faire : « La république, c'est la morale qui s'affiche. La monarchie, c'est l'honneur qui se pratique » ?

RÉSISTANCE

En affirmant que le FN (créé par Le Pen en 1972) était « un parti qui a soutenu pendant la guerre la collaboration avec les nazis », Mme Anne Hidalgo, qui sera peut-être le prochain cadeau du PS aux Parisiens, n'a pas seulement balancé une monumentale « couffe » – comme on dit dans le Midi –, mais a confirmé un état d'esprit qui règne encore soixante-dix ans après la libération de la France.

C'est une vérité quasi officielle : la droite était collabo et la gauche résistante.

Cette incroyable falsification de l'histoire, fabriquée par le parti des « soixante-quinze mille fusillés », continue d'imbiber les mémoires les plus honnêtes, abusées par ce discours. L'école

contribue largement à sa diffusion, comme le montre Vincent Badré dans un ouvrage percutant, *l'Histoire fabriquée*, cité plus haut¹. On y enseigne à des jeunes, qui n'ont évidemment aucun repère historique, que la Résistance est venue surtout de la gauche. Pas un mot sur la promesse des dirigeants du PC aux Allemands entre juin et août 1940 – au temps du pacte de nonagression entre Hitler et Staline: « Nous ne ferons rien pour vous, mais rien contre vous. »

On se garde d'insister sur la présence d'une gauche ultracollaborationniste à Paris, avec l'ancien communiste Doriot et l'ancien socialiste pacifiste Déat. À la Libération, douze des dixsept ministres socialistes du Front populaire furent radiés du part pour collaboration ou absence de résistance. Quant aux centristes du Parti radical, présentés comme ayant participé à la Résistance, Vincent Badré a établi que 60 % de ses députés s'étaient retirés de la vie politique durant l'Occupation, que 20 % avaient résisté et que 20 % également avaient rejoint Vichy.

Au contraire, les premières manifestations au nazisme dans la France occupée furent le fait d'une droite monarchiste et maurrassienne, dont de Gaulle lui-même n'était pas tellement éloigné. Le 11 novembre 1940, les trois mille lycéens et étudiants qui allèrent chanter *la Marseillaise* sous l'Arc de triomphe, au nez et à la barbe des Allemands, et dont certains furent torturés et déportés, n'étaient pas venus pour représenter le PC ou la SFIO. Nombre d'entre eux avaient manié la canne au temps des camelots du roi. Les résistants de la première heure, du lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves ou de Guillain de Bénouville à Yves de Kermoal, au colonel du Jonchay, à Pierre Tezenas du Montcel, Arnaud de Tinguy du Pouët ou Henri d'Astier de La Vigerie, furent en quantité des aristos qui bientôt

nourriront les rangs de l'Organisation de résistance de l'armée (ORA) ou de l'Armée secrète.

Le colonel François de La Rocque, que l'on fait passer encore aujourd'hui dans nombre de médias pour un exemple de comploteur d'extrême droite, anima un réseau clandestin avant d'être déporté en Allemagne, et si, sur les onze députés de son parti, le PSF, cinq avaient voté les pleins pouvoirs au maréchal Pétain – comme la majorité de leurs collègues socialistes et radicaux –, les six autres rejoignirent la Résistance.

Il est stupéfiant de voir à quel point la droite patriote s'est laissé rouler dans l'infâme farine du pâtissier Jacques Duclos et de ses amis. Elle continue de payer très cher son impuissance.

RESPECT (manquer de)

Si un soir, sur les Champs-Élysées, vous croisez un balèze de 1,90 mètre qui vous en file une bonne, ce sera entièrement de votre faute. Votre œil se sera posé une seconde de trop sur le frais minois de ce jeune homme et, ce faisant, vous lui aurez manqué de respect.

Ne criez pas pour autant au racisme anti-Blanc. Souvenez-vous bien plutôt de ce mois d'avril 1625.

Débarquant de sa province, d'Artagnan sort de l'hôtel de M. de Tréville qui, hélas, n'a pu lui proposer une place dans sa compagnie. Troublé, il se prend les pieds dans le manteau de Porthos et, en ramassant le mouchoir d'Aramis, il heurte l'épaule blessée d'Athos. Leur sang à tous quatre ne faisant qu'un tour, ils dégainent. Le duel va commencer quand les gardes du cardinal de Richelieu font irruption, et les voici tous les quatre unis à jamais dans la fraternité des mousquetaires.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

compris quelque chose à *l'Être et le Néant* : Sartre et moi... Et encore, pour Sartre, je ne suis pas sûr. »

Salaud était un des mots-clés du discours sartrien. Et là, on ne pouvait lui reprocher un quelconque baragouin. En une petite phrase, le roi du soleil sombre du Café de Flore livra un jour le fond de sa pensée : « De droite, cela veut dire salaud. » C'était clair, net et sans bavures.

Je sais bien que le concept sartrien du « salaud », cent fois développé dans son œuvre romanesque et ses essais, allait bien au-delà, mais appliquée à la politique, la formule, sous une apparence à la limite de la stupidité, permet encore aujourd'hui de se mettre dans la tête du militant de gauche ou d'extrême gauche. Pour lui, l'homme de droite n'est pas un adversaire, mais un ennemi, un salaud d'ennemi. Un « être méprisable et moralement répugnant », si l'on reprend la définition qu'en donne le *Robert*. Ce ne sont pas, à travers la vie politique, deux conceptions de la société et de l'économie qui s'affrontent, mais d'un côté l'homme « juste » et « propre » et, de l'autre, le « malpropre », le « salaud ».

Au fond, dans ce petit mot que nous utilisons tous se trouvent les ingrédients de la guerre civile.

SALLE DE SHOOT

Youpi ! On va emmener les enfants taper dans le ballon...
Quoi ? Vous dites ? « Papa s'pique et maman s'shoote » ?

SALONS

Nous avons des Salons de la baignole, du prêt-à-porter, du chocolat, de l'andouillette et du mariage oriental, mais dans lequel aurait-on une chance de croiser Corneille, Mme de

Sévigné, Talleyrand, Benjamin Constant, Stendhal, Marcel Proust, Picasso, Hemingway, Fitzgerald, Mme Colette, Cocteau, Paul Morand, Aragon ou Salvador Dalí ? Une société sans salons mérite-t-elle encore le nom de société ? Ne sommes-nous pas tombés plutôt dans des salles des pas perdus où les marques de parfums ou de montres, les vendeurs de fripes, les agences de com et les nouveaux milliardaires déballent leur camelote pour avoir leur photo dans les magazines *people* ?

Imaginez-vous le salon Bleu de la marquise de Rambouillet sponsorisé par Conforama, les après-midi de Germaine de Staël commandités par les Galeries Lafayette et les déjeuners du dimanche de Louise de Vilmorin, à Verrières-le-Buisson, réglés par Jardiland ? N'en parlez pas à Marc Fumaroli – son *Esprit de société* est un des délices du siècle passé –, il en ferait une maladie.

Il me semble bien que c'est Daniel Cohn-Bendit qui, sans l'avoir cherché, a stoppé la vie de salon à Paris. Jusqu'aux barricades de Mai 68, qui signeront le crépuscule de la société parisienne, la plus ancienne des institutions artistico-mondaines avait résisté à tous les séismes, à la Révolution de 1789 aussi bien – on a honte de le dire – qu'à l'occupation allemande de 1940.

Quand les chevaux de la Wehrmacht commencèrent de trotter avenue Foch, certaines hôtesse se retirèrent, la bouche pincée, dans leurs appartements ou de l'autre côté de l'Atlantique, mais la plupart firent comme si de rien n'était. Leurs invités également, car en période de pénurie, l'intellectuel qui claque du bec garantit d'avance son assiduité.

Paul Morand me raconta que lorsque le baron Robert de Rothschild se réinstalla dans son hôtel particulier, réquisitionné durant l'Occupation par un général allemand qui y donna de grandes réceptions, il interrogea son majordome, laissé sur place

pour veiller au grain :

« Dites-moi Félix, qui donc assistait à ces soirées ?

– Les mêmes personnes qu’au temps de Monsieur le Baron », répondit d’une voix respectueuse le fidèle serviteur.

Après la Libération, nul ne s’offusqua de voir réapparaître avenue de Malakoff, chez Florence Gould, citoyenne américaine, les mêmes visages que sous l’Occupation, mis à part quelques « empêchés » du moment, comme Ernst Jünger ou Gerhard Heller, chargé de la censure des livres. Transportés plus tard à l’hôtel Meurice, les déjeuners du jeudi de Florence Gould et leurs fidèles de la vieille garde, tels Cocteau, Léautaud, les Jouhandeau ou Jean Paulhan, se rafraîchirent de la présence d’une nouvelle garde, avec les Nimier, Claude Mauriac, Jules Roy ou Jean-Louis Curtis.

Dans le même temps, j’eus le bonheur de pouvoir saisir par la queue les dernières comètes de la société des salons parisiens : Marie-Blanche de Polignac, chez qui l’on se serait ennuyé ferme sans la présence de Georges Auric ou d’Henri Sauguet ; Marie-Louise Bousquet, directrice pour la France du *Harper’s Bazaar*, autrement stimulante, chez qui l’on ne risquait pas de bâiller, entre Truman Capote et Orson Welles, Coco Chanel et Roland Petit, Lauren Bacall et Marlène Dietrich.

Avec Marie-Laure de Noailles, dans son hôtel de la place des États-Unis où aujourd’hui Baccarat vend sa cristallerie, on accédait au sommet des premiers crus classés. Alors que Florence Gould attirait d’excellents auteurs dont elle ne lisait pas les livres, Marie-Laure, qui se prétendait autodidacte, connaissait tout, lisait tout et, avec un sens infailible des valeurs artistiques, imposait des musiciens, des peintres et des poètes à un public qui, sans elle, aurait croupi dans sa mondanité.

À l’occasion, elle s’offrait des têtes de Turcs. De sa chère

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Content ?

Ah, j'allais oublier de donner l'adresse ! Notez bien : Siège du Parti socialiste, 10, rue de Solférino, 75007 Paris (tél. : 01 45 56 77 00).

SOMMET DE LA DERNIÈRE CHANCE

À la suite du sommet de la dernière chance qui s'était tenu il y a un mois et demi, les participants au nouveau sommet de la dernière chance, réunis hier à Bruxelles, ont fixé à dans trois semaines le prochain sommet de la dernière chance.

SPÉCIALISTE

C'est quelqu'un qui fait sa spécialité de ce qu'il ne connaît pas.

SPORT

J'ai abandonné toute ambition sportive en 1947, au grand stade de Prague. Étant présent à la victoire sur 10000 mètres d'Emil Zátopek, l'un des plus grands coureurs de tous les temps, j'ai compris qu'il serait sage de ne pas insister.

Un choix qui ne fut pas sans risques. Deux ans plus tard, en troisième année de Sciences po, je me retrouvai convoqué d'urgence dans le bureau du directeur, M. Jacques Chapsal. Comme je ne mettais pas les pieds rue Saint-Guillaume, occupé que j'étais au service politique du *Monde*, je craignis le pire. En effet, l'entretien s'annonça rude : « Monsieur, si cela continue ainsi, je serai au regret de me séparer de vous... » Il enchaîna : « J'ai constaté en effet que vous n'aviez pas une seule fois assisté au cours de gymnastique. Soyez là au prochain,

sinon... »

STALINE (Joseph)

On nous cacha pendant longtemps que le maître du Kremlin, qui lissait sa moustache en plissant ses petits yeux de reptile, était un intellectuel. Il est extrêmement dérangeant d'apprendre qu'un homme qui a envoyé des millions de gens à la mort, dont la plupart de ses amis, avait une bibliothèque de vingt mille livres, lisait plusieurs heures par jour la Bible, Zola, Tchekhov, Dostoïevski, avait eu dans sa jeunesse d'excellentes notes en éducation religieuse, en grec et en maths, écrivait lui-même ses discours en une prose claire et souvent subtile, adorait l'opéra et se passait en boucle le *Concerto pour piano n° 23* de Mozart. Bref, s'il était né sur les rives de la Seine, il aurait été reçu sous la Coupole par Jean d'Ormesson.

Quand l'historien anglais Simon Montefiore, après avoir fouillé dans des archives inédites du Kremlin, dévoila cet aspect inconnu du fils d'un cordonnier et d'une blanchisseuse qui laissera le souvenir d'un des tyrans les plus sanglants de l'histoire de l'humanité, ce fut la stupéfaction. Comment un esprit aussi distingué aurait-il pu commettre autant de crimes ? Non, ce n'était pas possible. Le petit père des peuples ne pouvait avoir été l'homme aux vingt mille livres, l'amoureux de Mozart !

Il est étrange de voir combien la culture, chez un homme, peut faire illusion sur sa vraie nature. S'il lit Tacite, adore Montesquieu et s'abreuve de Schubert, il ne peut être mauvais. Les tyrans sont des brutes épaisses, des illettrés crasses, des sauvages obtus, dans la lignée d'Amin Dada, de Bokassa, de Mugabe ou de Kadhafi.

Cette stupidité nous poursuit à tel point que la seule

réputation, pour un homme politique français, d'avoir étudié les poètes du haut Moyen Âge, de lire Kierkegaard, d'aller à l'Opéra et d'aimer les primitifs italiens lui vaut aussitôt le respect et la sympathie du public. Le goût de François Mitterrand pour la bibliophilie et l'œuvre de Jacques Chardonne fut pour beaucoup dans le boulonnage de son personnage qui, en même temps, prenait des décisions désastreuses pour la France. Quand, après avoir eu la coquetterie de laisser croire qu'à part la musique militaire, le sumo et les romans policiers sa culture était égale à zéro, Jacques Chirac souleva le voile sur sa connaissance – réelle – des arts d'Extrême-Orient et des civilisations disparues, on se mit à le regarder d'un autre œil. Sans se préoccuper de savoir s'il n'embourbait pas le pays dans l'inaction.

Voyez le parti que l'opposition a tiré de l'inculture supposée de Nicolas Sarkozy. Sa boutade sur *la Princesse de Clèves* qui, de vous à moi, est d'une lecture plutôt accablante, l'a plombé définitivement dans la société parisienne des talons rouges.

La liste des distingués tueurs qui furent d'éminents lettrés est interminable : depuis Ivan le Terrible, grand connaisseur des Écritures saintes, jusqu'à Lénine, latiniste, helléniste, penseur politique, mais créateur de la Tcheka et du goulag, en passant par Catherine II, l'amie des « Lumières », la correspondante de Diderot, de d'Alembert et de Voltaire, qui avait tout de même fait trucider son époux le tsar, et par Robespierre, éminent rousseauiste ou Jean-Paul Marat, responsable des massacres de Septembre et auteur d'essais philosophiques sur l'âme humaine.

Tous ceux qui s'en vont admirer à Xian l'armée en terre cuite de Qin Shi Huang ne peuvent qu'être éblouis par la grandeur du premier empereur de Chine, qui attira à sa Cour les plus grands lettrés du royaume, unifia l'écriture, la langue, la monnaie, les poids et mesures, et construisit la Grande Muraille.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tirer, à me casser, à m'esbigner, à riper, à me faire la belle, à prendre mes cliques et mes claques, à mettre les bouts. Bref, à aller souffler dans le ballon d'une contrée où l'air est plus respirable, plutôt que de me laisser matraquer par une bande d'histrions qui n'ont d'autre ambition qu'une voiture à cocarde avec chauffeur. Sur le quai de la gare, je leur aurais conseillé de se mettre leur « patriotisme fiscal » quelque part et d'aller voir au Canada, en Australie, en Nouvelle-Zélande ou en Chine à quoi ressemble un pays où les jeunes gens ont droit à un « désir d'avenir ».

Il n'empêche qu'à propos d'air, certains « exilés » n'en manquent pas. Au lieu de dire franchement : « Cet argent que je m'en vais mettre au chaud, je ne l'ai pas volé et je ne vois pas pourquoi on devrait me le piquer », leur langue se tortille en ravissants propos. La médaille d'or revient sans doute à l'écrivain Éric-Emmanuel Schmitt, qui a fait de l'or avec ses romans et ses pièces de théâtre. Interviewé par le journal *le Vif*, il a répondu : « Pourquoi la Belgique ? Parce que c'est un pays chaleureux malgré son climat. Parce que c'est un pays de culture qui pratique la folie douce. Parce que c'est un pays de cocagne où il est impossible de faire un régime. Parce que j'y trouve une liberté propice à l'inspiration »... Parce que... parce que et ainsi de suite pour énumérer tous les charmes – bien réels – de notre bon voisin. Tous, sauf un.

À Bruxelles, l'auteur de *Monsieur Ibrahim* ne se fait pas tondre par Bercy, comme ses confrères parisiens. On finirait même par se demander s'il n'y aurait pas là un rapport lointain entre les deux... Gérard Depardieu, lui, ne se cache pas derrière son petit doigt. Il en avait marre de se faire plumer, et il l'a dit.

Personnellement, au moment de faire un choix, plutôt que d'aller me faire tartir dans un des paradis inscrits au patrimoine

de l'humanité défiscalisée, j'aurais été tenté de filer vers l'une des six cents micronations, royaumes, empires, principautés ou républiques non officiellement reconnus, semés à travers le monde par des citoyens entrepreneurs. Par exemple, en Europe centrale, le grand-duché de Wogastisburg-Schlampenbuttel ; la principauté de Hutt River (en Australie) dirigée par le prince Leonard, businessman de haut vol ; le Whangamomona (en Nouvelle-Zélande) dont la présidente est une chèvre ; l'Austanesia, au sud de Londres, une monarchie constitutionnelle dont le souverain n'est reconnu que par son voisin du Vikesland ; l'empire de la Basse-Chesnaie, gouverné par dix-sept ministres ; ou bien encore la principauté de Filettino, en Italie, qui imprime sa propre monnaie. J'aurais évité la République socialiste de Bjorn – État marxiste situé en Suède – et aurais hésité avant de m'égarer dans le royaume gay et lesbien de la mer de Corail, mais me serais peut-être laissé tenter par le Melchizedek, qui jouit d'une excellente réputation en matière de fraude fiscale.

TITRE

Au temps jadis, on ne se cassait pas la tête. On appelait sa tragédie *Britannicus*, parce que, justement, il y avait un Britannicus dans le coup. Ou sa comédie *l'Avare*, car il était question d'un avare. Ou bien encore son roman *le Père Goriot* ou *Adolphe*, puisque dans le premier se trouvait un brave monsieur nommé Goriot et dans le second, un jeune homme prénommé Adolphe. S'ils s'étaient respectivement appelés La Flûte et Anatole, Balzac nous aurait donné un *Père La Flûte* et Benjamin Constant un *Anatole*. De même, il s'en serait fallu de peu pour que *Madame Bovary* se nommât *Madame Pluche* si une Mme Pluche était venue à l'esprit de Flaubert.

Imaginons aujourd'hui le dialogue entre Henri Beyle et son éditeur, M. Levasseur.

M. LEVASSEUR. – Franchement, monsieur Beyle, *le Rouge et le Noir*, ce n'est pas un titre qui fera vendre. Il faut trouver quelque chose de plus culturel. Quelque chose qui ouvre l'appétit du lecteur. Dommage que *les Particules élémentaires*, ce soit déjà pris. J'aurais bien aimé *l'Élégance du hérisson*, mais d'une part je n'ai pas trouvé de hérisson dans votre livre et, d'autre part, on nous a devancés.

HENRI BEYLE, *narquois*. – *Le Hussard dans la choucroute*, ça vous irait ?

M. LEVASSEUR. – Excellent, mais seulement pour un San-Antonio. Non... J'ai pensé à quelques autres : *Périphérie du vide* me plairait beaucoup. L'ennui est que les critiques feront aussitôt le rapprochement avec *l'Étranger* de Camus. J'ai aussi, qui me tente énormément : *Théorie du jambon*, mais là, monsieur Beyle, il faudrait que vous fassiez un petit effort et que quelque part Julien Sorel éprouve l'envie de manger une tranche de jambon. Ah... vous trouvez que c'est hors sujet ? Dans ce cas, j'ai un faible pour *Problématique du couperet*. Un peu froid ? Oui, j'en conviens. Alors, pour rester au plus près de vos trois héros, Julien Sorel, Mathilde de La Mole et Mme de Rênal, que diriez-vous de *la Triangulaire du bocal* ? Ça m'est venu d'un coup. Oui, on le tient ! C'est notre titre ! *La Triangulaire du bocal* ! Je vous fiche mon billet que, dans cent ans, le mot sera encore sur toutes les lèvres !

TOUR EIFFEL

Comment se fait-il que ce gros outil planté à la verticale dans le ciel de Paris a l'air si à l'aise sur les rives de la Seine ? À mon avis, parce que, de tous les monuments, il est le seul qui ne sert

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

libre. Et même, parfois, l'adultère.

VIOLENCE

Chômage plus pauvreté égalent violence et criminalité. Parole d'Évangile ? Médias, politiques et éducateurs nous serinent, à longueur d'année, la même triste chanson. À qui la faute ? À la société. Ainsi, tout s'explique. On ne va pas jusqu'à pardonner, mais on « comprend ». Compassion oblige. Les inégalités engendrent nécessairement une « agression sociale » qui, à son tour, engendre le crime.

Une démonstration imparable. Sauf qu'elle est contraire à la vérité. En France, nous dit le criminologue Xavier Raufer, le « noyau dur » de la criminalité n'excède pas trois à quatre mille individus dont la grande majorité est connue des services de police. Si l'on compare ce chiffre à celui du chômage chez les jeunes et de leurs conditions d'existence extrêmement précaires, on voit que l'explication quasi officielle ne tient pas. Ces quelques milliers de criminels ne sont pas des demandeurs d'emploi: ils ont de bons jobs et n'en changeraient pour rien au monde !

À propos, sait-on que l'un des pays où le taux des homicides, en augmentation constante, est le plus élevé au monde (deux fois plus qu'au Mexique et au Brésil) est le Venezuela, la très morale « république bolivarienne » de M. Hugo Chavez, le saint de vitrail préféré de notre Jean-Luc Mélenchon ? Ce taux y est de cinquante pour cent mille habitants, alors qu'en France il est de un. Or, comment pourrait-on accuser la pauvreté, alors que dans ce pays riche, cette « patrie juste » qu'est le Venezuela, elle a diminué de moitié depuis que Chavez est aux commandes ? L'explication est donc ailleurs. Elle se trouve évidemment dans la politique laxiste de sécurité conduite par le pouvoir

« révolutionnaire » qui, paraît-il, commence enfin à s'en apercevoir.

Un intéressant sujet de méditation pour Mme Taubira.

VOLTAIRE (promotion)

Fabuleuse, légendaire, emblématique, mythique, cette promotion « culte » de l'ENA d'où, en 1980, sortirent d'un même jet François Hollande, Ségolène Royal, Michel Sapin, Jean-Pierre Jouyet, Frédérique Bredin, Henri de Castries, Pierre-René Lemas, Jean-Marie Cambacérès et bien d'autres gros poissons qui rempliront plus tard le vivier du Parti socialiste. Sans parler de Dominique de Villepin et de Renaud Donnedieu de Vabres, destinés à un autre bocal.

Se sont-ils jamais posé la question de savoir s'il est bien convenable pour des républicains de bonne souche et même, pour certains, des progressistes de conviction, de se laisser adouber par un personnage aussi peu fréquentable que ce M. de Voltaire ? Ne fut-il pas le pire des racistes, des antisémites, des islamophobes et des esclavagistes ?

Les exemples ne manquent pas. Comme ce passage tiré de *l'Essai sur les mœurs* :

« On ne voit dans le peuple hébreu aucune action généreuse. Ils ne connaissent ni l'hospitalité, ni la libéralité, ni la clémence. [...] Leur gloire est de mettre à feu et à sang les petits villages dont ils peuvent s'emparer. Ils égorgent les vieillards et les enfants ; ils ne réservent que les filles nubiles ; ils assassinent leur maîtres quand ils sont esclaves ; ils ne savent jamais pardonner quand ils sont vainqueurs ; ils sont ennemis du genre humain. Nulle politesse, nulle science, nul art perfectionné dans aucun temps chez cette nation atroce. [...] C'est à regret que je parle des Juifs. Cette nation est la plus détestable qui ait jamais

existé. »

Islamophobe ? Dans une lettre à Frédéric II, l'auteur à succès de la pièce *le Fanatisme ou Mahomet le prophète* parle de Mahomet comme d'un monstre qui « égorge les pères et ravit les filles ». C'est un « tartufe les armes à la main ». Quant au Coran : « Un livre inintelligible qui fait frémir le sens commun à chaque page. » On imagine ce qui adviendrait aujourd'hui à M. de Voltaire en visite à Islamabad...

Depuis quelques années, les procès faits à notre ami font le bonheur des islamistes antisémites et des philosémites antiislamistes. Aux uns et aux autres, il faut conseiller de relire Voltaire. Ce n'est pas, il est vrai, une mince affaire, car on y trouve un peu tout et son contraire. Ses défenseurs, comme François Bessire et Pierre Milza, avancent une explication assez inattendue.

En vérité, en s'en prenant aux juifs, il visait les catholiques dont le judaïsme est la source historique. Pour lui, les deux religions relevaient du charlatanisme le plus outrancier, mais pour échapper à la censure, il était plus prudent d'attaquer les premiers plutôt que les seconds.

Voltaire, ajoute la défense, a toujours dénoncé les pogroms et la barbarie des croisés massacrant les juifs à travers l'Europe. Quant à ses sorties contre l'islam, là encore, il n'aurait eu en tête que le fanatisme des chrétiens.

Tout cela m'a l'air un peu tordu, mais faisons semblant d'y croire. Et si tout simplement le champion de la tolérance n'avait blairé ni les juifs ni les catholiques, et pas davantage les mahométans ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Index des noms propres

A

- Abd el-Kader, 32, 54
Abdessemed (Adel), 46
Abetz (Otto), 98, 99
About (Edmond), 172
Acton (Harold), 153
Alain-Fournier, 255
Alembert (Jean Le Rond d'), 329
Alexandre le Grand, 35
Allah, 236
Allais (Alphonse), 21, 45
Allen (Woody), 23, 48, 254, 320
Amara (Fadela), 25
Ancelin (Anne), 256
Andromaque, 31, 32
Angot (Christine), 92, 132, 203
Anne d'Autriche, 205
Anouilh (Jean), 36, 37
Antonioni (Michelangelo), 307
Apollinaire (Guillaume), 39, 40, 178
Arabian (Jean-Paul), 68
Aragon (Louis), 41, 89, 236, 315, 318, 352
Arajs (Viktor), 169
Arnault (Bernard), 44, 300
Aron (Jean-Paul), 233
Artagnan (d'), 205, 304
Arthus-Bertrand (Yann), 46
Assad (Bachar el-), 123, 255, 264, 284, 309

Assange (Julian), 137
Attila, 329
Auboyneau (Bertrand), 68
Aubry (Martine), 25, 27, 44, 134, 271
Audiberti (Jacques), 78
Aumale (Henri d'Orléans, duc d'), 32
Aury (Dominique), 103
Aymé (Marcel), 48, 49, 78, 103, 190, 199, 313, 318
Ayrault (Jean-Marc), 14, 30, 101, 218, 270, 286, 332, 340

B

Bacall (Lauren), 316
Bach (Johann Sebastian), 36, 301
Bachelot (Roselyne), 25
Balladur (Édouard), 64
Balzac (Honoré de), 36, 56, 343
Barbier (Christophe), 131
Bardot (Brigitte), 59
Barère de Vieuzac (Bertrand), 30
Barras (Paul), 71
Barre (Raymond), 94, 102
Bashkirtseff (Marie), 255
Baudelaire (Charles), 111
Baudrillard (Jean), 241
Bayrou (François), 51, 59, 173, 207
Bazin (René), 36
Beaumarchais (Pierre Caron de), 194
Beauvoir (Simone de), 371, 132
Bécassine, 59, 61
Beckham (David), 338
Bedaux (Charles-Eugène), 362, 364
Beethoven (Ludwig van), 36, 61, 62, 258

Benda (Julien), 32
Ben Laden, 298
Béraud (Henri), 33
Berchoux (Joseph), 164
Bérégovoy (Pierre), 94
Bergé (Pierre), 286
Beria (Lavrenti), 333
Bernanos (Georges), 190, 318
Bernard (Tristan), 188
Bertinotti (Dominique), 146
Besancenot (Olivier), 70
Bessire (François), 357
Besson (Éric), 98, 348
Besson (Philippe), 248
Bettencourt (Liliane), 63, 64
Beuve-Méry (Hubert), 64
Beyle (Henri), 34, 72, 343, 344
Billetdoux (François), 390
Blanche (Francis), 134
Bloch (Michaël), 363
Blondin (Antoine), 20, 21, 66, 69, 189, 269
Blum (Léon), 131, 166, 310
Boccolini (Laurence), 66
Bocuse (Paul), 237
Bokassa (Jean-Bedel), 328
Bolloré (Vincent), 300
Boltanski (Christian), 46
Bonaparte, 35, 71, 249, 252, 319
Bouddha, 177
Bouquet (Michel), 100
Bourget (Paul), 14, 36
Bourgeois (Christian), 153

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Michel-Ange, 15, 272, 371
Millet (Richard), 62, 238, 239, 240, 254, 255
Milza (Pierre), 357
Mirabeau, 30, 277
Mistinguet, 75
Mitterrand (François), 92, 100, 116, 181, 194, 241, 271, 272, 285, 310, 328, 330, 346
Moch (Jules), 166
Molière, 7, 15, 19, 36, 91, 92, 100, 120, 168, 301, 347, 351
Mongin (Pierre), 94
Monicelli (Mario), 148
Monomotapa (empire du), 222, 223
Monselet (Charles), 165
Montaigne (Michel de), 120, 370
Montebourg (Arnaud), 30, 44, 88, 111, 134, 244, 246, 286, 332, 338
Montesquieu, 18, 111, 164, 186, 328
Morand (Paul), 32, 33, 38, 103, 122, 190, 246, 247, 315, 316, 318
Morano (Nadine), 25, 348
Moravia (Alberto), 148
Moreau (Jeanne), 190
Morin (Edgar), 27, 65
Moscovici (Pierre), 131, 188
Mosley (Oswald), 362
Moulin (Jean), 180
Mozart (Wolfgang Amadeus), 15, 28, 36, 168, 248, 280, 291, 301, 328, 329
Muller (Henry), 114

Murat (Joachim), 371
Muray (Philippe), 95, 194

Musso (Guillaume), 36, 108, 248, 318

N

Nabokov (Nicolas), 105

Namur (Jean), 190

Napoléon I^{er}, [voir aussi Bonaparte], 35, 53, 71, 240, 249, 251, 277, 310, 319, 333, 370

Navarre (Henri), 102

Ndiaye (Marie), 132, 248

Neruda (Pablo), 154

Niel (Xavier), 93

Nietzsche (Friedrich), 306

Nimier (Roger), 21, 78, 95, 189, 246, 255, 256, 316, 331, 354

Nivelle (Georges), 102

Noah (Yannick), 118, 135, 180, 256, 264

Noailles (Marie-Laure de), 97, 316

Nohain (Jean), 163

Nothomb (Amélie), 131, 132, 248

Nucéra (Louis), 77

O

Obama (Barack), 13, 308

Ollivier (Éric), 190

Ormesson (Jean d'), 69, 265, 271, 328

P

Pagnol (Marcel), 234

Pancol (Katherine), 132

Paradis (Vanessa), 233

Parmentier (Antoine), 158

Patton (George), 362

Paulhan (Jean), 32, 316

Pétain (Philippe), 63, 98, 102, 167, 275, 303, 310
Petit (Roland), 316
Philippe Auguste, 181
Pia (Pascal), 232
Picasso (Pablo), 273, 315
Pie XII, 329
Pierre le Grand, 310, 370
Pierron (Yvon), 190
Pigasse (Matthieu), 94
Pinault (François), 45, 300
Pinay (Antoine), 20
Pistor (Michel), 337
Pitt (Brad), 289, 291, 338
Pivot (Bernard), 354
Pol Pot, 240
Poulenc (Francis), 154, 371
Poussin (Nicolas), 45
Poutine (Vladimir), 119, 282, 283, 309, 310, 320
Presley (Elvis), 100
Proust (Marcel), 14, 23, 36, 62, 111, 145, 195, 301, 315
Pulvar (Audrey), 180
Pyrrhus, 31

Q

Qin Shi Huang,
Queneau (Raymond), 65, 103
Queuille (Henri), 106, 332

R

Rabelais, 186
Racine (Jean), 36
Radiguet (Raymond), 255

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

S

SACRÉ CULOT

SADE (marquis de)

SAISONS

SALAFISTES

SALAUD

SALLE DE SHOOT

SALONS

SAMEDI

SAN-ANTONIO

SARDINE

SARKOZY (Nicolas)

SCHISTE (gaz de)

SCHUBERT (Franz)

SÉNAT

SERVEUR CHINOIS

SEUL

SEXE

SEXES (égalité des)

SIGNAL (l'hebdomadaire)

SINGAPOUR

SINGES (grands)

SLOW DANCE

SOCIALISME POUR LES NULS

SOLFÉRINO, MON AMOUR

SOMMET DE LA DERNIÈRE CHANCE

SPÉCIALISTE

SPORT

STALINE (Joseph)

STATISTIQUES

STENDHAL

STRAUSS-KAHN (Dominique)

STROHEIM (Erich von)
SUCCESSION
SUFFRAGE UNIVERSEL
SULFUREUX
SUPERVISEUR DU BIEN-ÊTRE DES CLIENTS
SYMPATHIQUE
SYRIE

T

TABAC
TALLEYRAND
TAQUIN
TATOUAGE
TEL-AVIV
TÉLÉVISION
TEMPLE
TÉRÉBENTINE
THÉ DE CHINE
TIR AMI
TIRER (se)
TITRE
TOUR EIFFEL
TOURISME
TOURISME CULTUREL
TRAVAILLEUSE DU SEXE
TROUS DE MÉMOIRE
TRUANDS (argot des)
TUEURS EN SÉRIE
TWITTEUSE (Valérie la)

V

VALABLE

VALLS (Manuel)

VERMEIL

VIE

VIE INTÉRIEURE

VILLE DITE « DE PROVINCE »

VILLON (François)

VILMORIN (Louise de)

VIN

VIOLENCE

VOLTAIRE (promotion)

W

WAPITI

WINDSOR (duc de)

WINTON (Nicholas)

Z

Z (lettre)

ZIBAR ET ZÉZETTE

Éditions du Rocher
28, rue du Comte-Félix-Gastaldi
98000 Monaco
www.editionsdurocher.fr

Imprimé en France
Dépôt légal : janvier 2013
N° d'impression :



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
266/2013